

400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

*Les
trois clés*

INTÉGRALE



Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

LES TROIS CLÉS

NORA ROBERTS

LES TROIS CLÉS

La quête de Malory

La quête de Dana

La quête de Zoé



LA QUÊTE DE MALORY

Titre original Key of Light

Jove Books, a division of Penguin Group Inc., New York

© Nora Roberts, 2003

© Éditions J'ai lu, 2005 pour la traduction française

LA QUÊTE DE DANA

Titre original Key of Knowledge

Jove Books, published by The Berkley Publishing Group,

a division of Penguin Group Inc., New York

© Nora Roberts, 2003

© Éditions J'ai lu, 2005 pour la traduction française

LA QUÊTE DE ZOÉ

Titre original Key of Valor

A Jove Book, published by arrangement with the author.

Jove Books are published by The Berkley Publishing Group,

a division of Penguin Group Inc., New York

© Nora Roberts, 2004

© Éditions J'ai lu, 2006 pour la traduction française

Couverture : © Maria Heyens / Arcangel

Pour la présente édition

© Éditions J'ai lu, 2019

EAN 9782290200667

LA QUÊTE DE MALORY

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Julie Guinard

Pour Kathy Onorato, mon ange gardien.

*C'est en créant, et en vivant
Une réalité plus intense,
Que nous donnons forme à notre imaginaire
Et accédons à la vie ainsi représentée.*

LORD BYRON

1

L'orage se déchaînait sur les montagnes, déversant des torrents de pluie qui martelaient le sol d'un claquement métallique. Des éclairs zébraient le ciel, feux d'artillerie aussitôt suivis de coups de tonnerre semblables au grondement des canons. L'air crépitait d'une sorte de malfaisance jubilatoire, un courroux mauvais à la puissance bouillonnante.

Le temps s'accordait à merveille avec l'humeur de Malory Price. Elle venait de se demander ce qui pouvait encore mal tourner, et voilà que la nature, dans sa colère maternelle, répondait à cette question désabusée et purement rhétorique.

Un grésillement inquiétant stridulait quelque part dans sa chère petite Mazda, or il lui restait dix-neuf mensualités à payer. Pour s'en acquitter, il fallait qu'elle garde son travail.

Elle détestait son travail.

Cela n'entraînait pas dans son grand projet de vie, qu'elle avait commencé à esquisser dès l'âge de huit ans. Vingt ans plus tard, l'ébauche s'était transformée en une liste aussi longue qu'organisée, avec titres, sous-titres et renvois. Elle la révisait méticuleusement le 1^{er} janvier de chaque année.

Malory était censée aimer son travail. C'était écrit, noir sur blanc, dans le chapitre « Carrière ».

Elle travaillait à La Galerie depuis sept ans, les trois derniers en tant que gérante, ce qui était parfaitement au programme. Elle adorait être entourée d'œuvres d'art, avoir quasiment toute latitude quant à leur achat, leur promotion et les expositions organisées à La Galerie.

En fait, elle avait fini par avoir l'impression que La Galerie lui appartenait et savait pertinemment que le reste des employés, les clients, les artistes et les artisans partageaient ce sentiment.

James P. Horace était certes propriétaire de cette petite galerie d'art très chic, mais il ne remettait jamais en question les décisions de Malory et, lors de ses rares visites, il la complimentait toujours pour ses acquisitions, le décor, les ventes.

Cela avait été parfait, tout à fait conforme à ce qu'attendait Malory de sa vie.

Mais tout avait changé le jour où James avait abjuré cinquante-trois ans de confortable célibat et s'était trouvé une épouse jeune et sexy. Une femme qui avait décidé de s'approprier La Galerie.

Peu importait que la nouvelle Mme Horace ne connût rien à l'art, aux affaires, aux relations publiques et à la gestion du personnel. James était fou de sa Pamela, et le métier de rêve de Malory s'était transformé en un cauchemar quotidien.

Pourtant, elle s'était résignée, songea Malory en fronçant les sourcils devant son pare-brise sombre et ruisselant. Elle avait établi une stratégie : elle attendrait tout simplement la disparition de Pamela. Elle resterait calme et maîtresse d'elle-même jusqu'à ce que cette petite dinde cesse de sévir et que la voie soit de nouveau libre.

Mais cette excellente stratégie n'avait pas résisté longtemps. Malory avait perdu patience le jour où Pamela avait annulé des ordres qu'elle avait donnés pour une exposition d'objets en verre soufflé et avait fait de La Galerie un capharnaüm de tissus hideux.

Malory pouvait tolérer certaines choses, mais pas d'être giflée en pleine figure par un goût épouvantable sur son propre terrain. Néanmoins, traiter de « bimbo myope » et d'« arriviste plébéienne » la femme de son patron ne constituait pas la meilleure des sécurités d'emploi.

Un éclair fendit le ciel, et Malory tressaillit. Son accès d'humeur irraisonné avait été une bien mauvaise manœuvre. Pour couronner le tout, elle avait renversé du café sur le tailleur Escada de Pamela. Mais par accident.

Enfin, presque.

James avait beau l'apprécier, Malory savait que son travail ne tenait plus qu'à un fil. Quand ce fil casserait, elle serait fichue. On ne trouvait pas de galeries d'art à la pelle dans une jolie petite ville comme Pleasant Valley. Elle devrait soit chercher un travail dans un autre domaine, soit déménager.

Aucune de ces solutions ne la tentait. Elle adorait Pleasant Valley et le grandiose décor montagneux de l'ouest de la Pennsylvanie. Elle aimait vivre dans cette petite ville où l'alliance de pittoresque et de sophistication attirait les touristes et les foules de citadins qui s'y réfugiaient le week-end, fuyant Pittsburgh.

Petite déjà, alors qu'elle grandissait dans la banlieue de Pittsburgh, Pleasant Valley était exactement le genre d'endroit où elle s'imaginait vivre. À quatorze ans, après y avoir passé un week-end prolongé avec ses parents, elle avait décidé qu'un jour elle se fondrait dans la vie paisible de cette ville. De même qu'elle avait décidé, en pénétrant dans La Galerie en ce lointain matin d'automne, qu'elle ferait un jour partie de ce lieu.

Naturellement, à l'époque, c'étaient ses propres tableaux qu'elle imaginait accrochés là, mais elle avait dû rayer cet alinéa de sa liste. Elle ne serait jamais une artiste. Mais elle voulait absolument, c'était vital, vivre dans et pour l'art.

Toutefois, si elle devait quitter La Galerie, elle n'avait pas envie de retourner à Pittsburgh. Elle tenait à conserver son

superbe appartement à cinq cents mètres de La Galerie, avec sa vue sur les Appalaches, son vieux plancher en bois, ses murs qu'elle avait tapissés d'œuvres d'art soigneusement sélectionnées.

Elle poussa un long soupir. Ses espoirs devenaient aussi sombres que le ciel ardoise. Il fallait dire qu'elle avait été un vrai panier percé. À quoi bon laisser son argent à la banque alors qu'on pouvait le transformer en une chose ravissante à regarder ou à porter ? Jusqu'à ce qu'on s'en serve, l'argent n'était que du papier. Or Malory utilisait énormément de papier.

Elle était à découvert. Encore une fois. Elle avait dépassé les capacités de ses cartes de crédit. Encore une fois. Mais sa garde-robe était fabuleuse. Et le début de sa collection d'œuvres d'art aussi. Elle devrait tout vendre, pièce après pièce et vraisemblablement à perte, pour garder son appartement, si Pamela déterrait la hache de guerre.

Mais la soirée qui l'attendait lui procurerait peut-être des ouvertures. Elle n'avait d'abord pas eu l'intention de se rendre au cocktail de Warrior's Peak. Certes, en toute autre circonstance, elle aurait été ravie d'avoir l'occasion de découvrir l'intérieur de cette grande et vieille demeure un peu effrayante, perchée sur la corniche, et de côtoyer d'éventuels protecteurs des arts.

Mais l'invitation était trop étrange. Écrite d'une cursive élégante sur un épais papier grège, avec en guise d'en-tête un logo représentant une clé en or ouvragée, elle comportait l'énoncé suivant :

*Veillez honorer Warrior's Peak
de votre plaisante compagnie
le 4 septembre à 20 heures.
Vous êtes la clé. La serrure attend.*

« Quelle drôle de formulation ! » se dit Malory tandis qu'une bourrasque de vent se levait, secouant la Mazda.

Avec la chance qu'elle avait, ce devait être une quelconque arnaque de vente pyramidale.

La maison était abandonnée depuis des années. Elle avait été achetée récemment par une entreprise appelée Triad – sans doute une société qui désirait transformer l'imposant manoir en hôtel ou en club de luxe.

Cela n'expliquait pas pourquoi on avait invité la gérante de La Galerie, et non le propriétaire et son envahissante épouse. Cet affront avait exaspéré Pamela, ce qui avait un peu consolé Malory. Néanmoins, elle avait failli refuser. Elle n'avait pas de petit ami (un autre des aspects désastreux de sa vie), et se rendre toute seule à travers la montagne dans une maison qui ressemblait à un manoir hanté hollywoodien ne la tentait guère.

Mais James avait été enchanté à l'idée qu'elle pourrait lui décrire en détail l'intérieur de la maison. Et si elle profitait de l'occasion pour semer quelques petites allusions discrètes à La Galerie, cela ne ferait pas de mal aux affaires. Séduire deux ou trois clients compenserait peut-être l'incident Escada et le commentaire désobligeant qu'elle avait adressé à Pamela.

La route de plus en plus étroite serpentait à travers la forêt dense et sombre. L'ambiance était décidément sinistre, digne d'un film fantastique. Si elle tombait en panne dans le noir, avec le vent et la pluie qui se déchaînaient autour d'elle, elle aurait vite fait d'imaginer des cavaliers sans tête en attendant la dépanneuse qu'elle ne pouvait pas s'offrir.

Une seule solution : ne pas tomber en panne.

Il y eut un nouvel éclair, suivi immédiatement d'un coup de tonnerre, et elle agrippa le volant en serrant les dents. Elle ne devait plus être très loin. Elle savait que, dressé au sommet de la corniche, Warrior's Peak surveillait la vallée. Cela faisait des kilomètres qu'elle n'avait pas croisé d'autre voiture.

Soudain, elle vit sur sa droite une grille en fer forgé ouverte, flanquée de deux imposants piliers de pierre. Elle ralentit et contempla bêtement les guerriers grandeur nature armés d'épées qui se dressaient sur chacun des piliers. Dans son humeur, ils lui parurent plus humains que minéraux. Elle dut lutter contre la tentation de sortir de la voiture pour en avoir le cœur net.

Elle s'était à peine engagée dans l'allée, qu'elle appuya brusquement sur la pédale de frein, faisant une embardée sur le gravier. Le cœur battant, elle contempla le cerf majestueux qui se dressait à quelques centimètres du pare-chocs.

Pendant un moment, elle le prit pour une sculpture, puis songea qu'aucune personne saine d'esprit n'aurait installé une statue en plein milieu d'une allée réservée aux voitures. Mais comment pouvait-on être sain d'esprit et vivre dans cette maison sur la corniche ?

Les yeux du cerf brillaient d'un bleu saphir intense dans l'éclat des phares. Sa tête couronnée remua légèrement. Orgueilleusement, se dit Malory, fascinée. La pluie glissait sur son corps, qui parut argenté dans la lumière de l'éclair suivant. Il la regardait, sans crainte ni surprise. Avec une sorte de dédain amusé, aurait-on dit, à supposer qu'une telle chose fût possible. Puis il s'éloigna tranquillement et disparut dans le rideau de pluie et les lambeaux de brouillard.

— Eh bien... chuchota Malory en frissonnant.

Un deuxième murmure impressionné lui échappa lorsqu'elle aperçut la maison, derrière l'endroit où s'était tenu le cerf.

Elle avait vu des photos de ce manoir, elle avait contemplé sa silhouette massive qui dominait la corniche. Mais se trouver devant cette maison en plein orage était une tout autre affaire. L'édifice tenait à la fois de la forteresse, du château et du manoir hanté.

Il était noir, en obsidienne, avec des saillies et des tourelles, des faîtes et des remparts répartis ici et là, comme

si un enfant très malin et très pervers les avait disposés au gré de son caprice. D'innombrables fenêtres longues et étroites, toutes éclairées, trouaient la pierre noire et luisante.

Tel un fossé rempli d'eau, une langue de brouillard ceinturait la base de la maison. Le temps d'un éclair, Malory aperçut, au sommet d'une des flèches les plus élevées, une bannière blanche sur laquelle se détachait le dessin de la drôle de clé.

Elle avança encore un peu. Des gargouilles en pierre semblaient ramper au-dessus des avant-toits. L'eau de pluie s'écoulait de leurs gueules béantes, débordait de leurs pattes griffues.

Elle s'arrêta et envisagea très sérieusement de faire demi-tour et de rentrer chez elle.

« Trêve d'enfantillages, espèce de peureuse ! se dit-elle. Où est passé ton sens de l'aventure ? »

Elle entendit frapper brièvement contre sa vitre et sursauta. Elle tourna la tête, et un cri s'étrangla dans sa gorge. Un visage blafard et anguleux, à moitié dissimulé sous une capuche noire, se tenait devant elle.

« Allons, les gargouilles ne prennent pas vie », se réprimanda-t-elle en descendant prudemment sa vitre de deux centimètres.

L'inconnu lui sourit, et sa voix tonna dans la nuit.

— Bienvenue à Warrior's Peak, mademoiselle. Laissez vos clés sur le contact, je vais garer votre voiture.

Avant qu'elle ne songe à verrouiller les portières, il avait ouvert la sienne. Elle sortit et se retrouva abritée sous le plus immense parapluie qu'elle eût jamais vu.

— Je vais vous accompagner jusqu'à la porte.

Quel était cet accent ? Anglais ? Irlandais ? Écossais ?

— Merci.

La double porte d'entrée, parée d'énormes heurtoirs en argent en forme de tête de dragon, était assez large pour laisser passer un semi-remorque.

« Quel accueil ! » songea Malory avant qu'une des portes ne s'ouvre, déversant chaleur et lumière sur le perron.

Une femme ravissante apparut. Ses longs cheveux roux très lisses encadraient un visage pâle aux traits parfaits, et ses yeux verts pétillaient avec gaieté. Elle était grande et mince, vêtue d'une longue robe noire fluide. Une amulette en argent ornée d'une grosse pierre translucide pendait entre ses seins.

Avec un sourire éblouissant, elle tendit à Malory une main couverte de bagues. Elle semblait sortir d'un conte de fées.

— Bienvenue, mademoiselle Price. Bel orage, n'est-ce pas ? Mais il ne fait pas bon se trouver dehors, j'imagine. Venez.

Elle garda la main de Malory dans la sienne tandis qu'elle la faisait entrer dans le hall, éclairé par un lustre en cristal aux branches en argent. Le sol en mosaïque représentait les guerriers de l'entrée, ainsi que ce qui semblait être des personnages mythologiques. Malory ne pouvait s'agenouiller pour les observer de près, comme elle aurait aimé le faire, et lorsque ses yeux se posèrent sur les tableaux qui tapissaient les murs jaune d'or, elle retint à grand-peine un cri d'extase.

— Je suis très heureuse que vous ayez pu venir ce soir, reprit la femme. Je m'appelle Rowena. Venez, je vais vous conduire dans le salon. Nous avons fait un bon feu de cheminée. C'est un peu tôt dans la saison, mais avec cette humidité, une flambée s'imposait... La route n'était pas trop mauvaise ?

— Difficile, mais stimulante, mademoiselle...

— Appelez-moi Rowena.

— Rowena. Pourrais-je me rafraîchir avant de me mêler aux autres invités ?

— Naturellement. Voici le cabinet de toilette, dit la maîtresse de maison en désignant une porte sous l'immense escalier. Le salon est la première pièce sur votre droite. Prenez votre temps.

— Merci.

« Cabinet de toilette » était un euphémisme. Six chandeliers posés sur une console en marbre éclairaient et parfumaient la pièce vaste et somptueuse. Des essuie-mains bordeaux bordés de dentelle écrue étaient disposés à côté du lavabo. Le robinet doré en col de cygne étincelait. Ici, le sol en mosaïque représentait une sirène assise sur un rocher, qui souriait à la mer en peignant ses cheveux couleur de flamme.

Après avoir pris soin de s'enfermer, Malory se baissa pour examiner le travail de près. C'était admirable. Certainement ancien, et brillamment exécuté.

Elle se redressa, se lava les mains avec le savon qui sentait le romarin et prit un instant pour contempler la collection de tableaux de nymphes et de sirènes fixés au mur, avant de sortir son nécessaire de maquillage.

Elle ne pouvait pas faire grand-chose pour ses cheveux. Elle les avait tirés en arrière et attachés sur la nuque avec une pince, mais le vent avait ébouriffé ses boucles blond foncé. Après tout, c'était un style. Pas aussi raffiné que celui de son hôtesse, mais cela lui allait assez bien. Elle se poudra le nez et remit un peu de rouge à lèvres rose pâle. Un bon investissement. La subtilité allait parfaitement à son teint laiteux.

Elle avait payé son tailleur un prix exorbitant, certes, mais une femme avait bien droit à quelques faiblesses, se dit-elle en lissant sa jupe d'une main. Et puis, le bleu ardoise était parfaitement assorti à ses yeux, et cette coupe ajustée lui donnait un air à la fois professionnel et élégant. Elle referma son sac et redressa le menton.

— Allez, Mal. Au boulot.

Elle sortit en s'obligeant à ne pas se pâmer devant chaque peinture. Ses talons résonnaient sur le carrelage. Elle aimait ce bruit. Puissant. Féminin.

En passant sous la première arcade sur sa droite, elle ne put étouffer un petit cri d'admiration.

Elle n'avait jamais rien vu de tel ailleurs que dans un musée : des antiquités si amoureusement entretenues que leurs surfaces brillaient comme des miroirs, des tonalités intenses et riches prouvant un flair d'artiste, des tapis, des coussins, des draperies aussi extraordinaires que l'étaient les tableaux et les sculptures.

Elle ne rêva plus alors que de passer des heures dans ce lieu et de se repaître de cette merveilleuse lumière, de ces somptueuses couleurs. Le malaise qu'elle avait ressenti en parvenant aux abords de la maison était complètement oublié.

— J'ai mis cinq bonnes minutes avant d'arrêter d'écarquiller les yeux, après être entrée.

Malory eut un sursaut et se retourna vivement. Une femme se tenait à côté de la fenêtre. Ses épais cheveux bruns étaient coupés au carré et bouffaient entre sa mâchoire et ses épaules. Elle devait mesurer un peu moins d'un mètre quatre-vingts – soit quinze bons centimètres de plus que le petit mètre soixante-deux de Malory –, et sa taille était mise en valeur par un élégant pantalon noir et une veste qui lui arrivait aux genoux.

Elle traversa la pièce pour rejoindre Malory, une flûte de champagne à la main. Ses yeux au regard franc étaient d'un brun sombre et profond. Elle avait un nez droit et fin, une bouche large, dépourvue de maquillage. Quand elle sourit, une discrète fossette apparut sur sa joue.

— Je m'appelle Dana. Dana Steele.

— Malory Price. Enchantée. J'aime beaucoup votre veste.

— Merci. Je suis soulagée de vous voir. Cet endroit est magnifique, mais, toute seule, je ne m'y sentais pas très rassurée. Il est presque 20 h 15, ajouta-t-elle en tapotant le cadran de sa montre. Les autres invités auraient déjà dû arriver.

— Où est la femme qui m'a accueillie ? Rowena ?

Dana pinça les lèvres et jeta un coup d'œil vers la porte.

— Elle va et vient sans faire de bruit, fluide, sublime et mystérieuse. Il paraît que nos hôtes nous rejoindront bientôt.

— Qui sont-ils ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Dites-moi, ne vous ai-je pas déjà rencontrée dans Pleasant Valley ?

— C'est possible. Je suis la gérante de La Galerie.

Pour l'instant...

— Ah, bien sûr. J'y ai vu une ou deux expositions. Et parfois, je passe juste y jeter un coup d'œil cupide. Je travaille à la bibliothèque...

Elle s'interrompt, et Malory et elle se tournèrent toutes deux vers Rowena, qui venait de réapparaître.

— Je vois que vous avez fait connaissance. Parfait. Que puis-je vous offrir à boire, mademoiselle Price ?

— La même chose que Dana.

— Bien.

Aussitôt surgit une serveuse en uniforme qui portait deux flûtes sur un plateau d'argent.

— Je vous en prie, grignotez quelque chose et installez-vous confortablement.

— J'espère que le mauvais temps n'a pas découragé les autres invités, dit Dana.

Rowena sourit.

— Je suis certaine que toutes les personnes attendues seront là sous peu. Si vous voulez bien m'excuser une petite minute...

Sur ce, elle disparut de nouveau.

— C'est franchement bizarre, commenta Dana en prenant un canapé. Délicieux, mais bizarre.

— Fascinant, ajouta Malory.

Elle but une petite gorgée de champagne, en passant un doigt sur une sculpture en bronze qui représentait une fée allongée.

— Je continue à me demander pourquoi j'ai reçu cette invitation.

Dana hochla la tête et prit un autre amuse-gueule.

— Personne d'autre de la bibliothèque n'a été invité. Personne que je connaisse non plus, d'ailleurs. Je commence à regretter de ne pas avoir demandé à mon frère de m'accompagner. Il est doué pour repérer les embrouilles.

Malory sourit malgré elle.

— Vous ne vous exprimez pas comme une bibliothécaire. Et vous n'en avez pas non plus l'air.

— J'ai brûlé toutes mes robes Laura Ashley il y a dix ans.

Dana haussa une épaule désinvolte. Agitée, presque agacée, elle pianota sur sa flûte.

— Je leur donne encore dix minutes, et je m'en vais.

— Si vous partez, moi aussi.

Dana s'approcha de la fenêtre et regarda la pluie tomber contre le carreau.

— Quelle soirée épouvantable ! À vrai dire, la journée tout entière a été épouvantable. Faire le trajet jusqu'ici pour deux coupes de champagne et trois canapés, c'est la cerise sur le gâteau.

— Comme je vous comprends ! Je ne suis venue ce soir que dans l'espoir de nouer des relations pour La Galerie. Histoire de protéger mon job, ajouta Malory en levant sa flûte et en feignant de porter un toast. Le job en question étant récemment devenu très précaire.

— Le mien aussi. Entre les réductions budgétaires et le copinage, mon poste a été « réajusté », et je ne travaille plus que vingt-cinq heures par semaine. Comment espèrent-ils que je vive avec ça ? Et comme par hasard, mon propriétaire vient d'augmenter mon loyer.

— Ma voiture fait un drôle de bruit, et j'ai dépensé l'argent réservé à son entretien pour ces chaussures.

Dana les regarda.

— Elles sont superbes. Mon ordinateur m'a lâchée ce matin.

Cette surenchère commençait à amuser Malory. Elle se détourna de la toile qu'elle admirait et haussa les sourcils.

— J'ai traité la jeune épouse de mon patron de bimbo et j'ai renversé du café sur son tailleur.

— Là, vous gagnez.

Dans un esprit de camaraderie, Dana fit tinter sa flûte contre celle de Malory.

— Et si nous allions chercher notre déesse galloise pour lui demander ce qui se passe ici ?

— Vous pensez donc qu'elle vient du pays de Galles ?

— Exactement. Je...

Elle se tut en entendant un bruit de talons sur le carrelage.

Malory remarqua d'abord les cheveux : noirs et courts, avec une frange épaisse si rectiligne qu'elle avait dû être tracée à la règle. En dessous brillaient de grands yeux fauves. La nouvelle venue avait un visage triangulaire, rosi par l'excitation, la nervosité ou un excellent maquillage. À voir la manière dont elle triturait son petit sac noir, Malory penchait pour la nervosité.

La jeune femme portait une jolie robe courte d'un rouge éclatant qui dévoilait des jambes superbes perchées sur des talons d'au moins dix centimètres.

— Bonsoir.

Sa voix était presque un souffle, et son regard voletait à travers la pièce.

— Euh... elle a dit que je devais entrer.

— Joignez-vous à la fête – si l'on peut appeler ça ainsi. Je suis Dana Steele, et voici ma compagne non moins éberluée, Malory Price.

— Je m'appelle Zoé McCourt.

Elle avança timidement d'un pas, comme si elle craignait que quelqu'un ne lui dise qu'il y avait eu une erreur et ne la jette dehors.

— Seigneur ! Cette maison... on se croirait dans un film ! C'est... enfin, c'est magnifique et tout, mais j'ai toujours l'impression que ce type effrayant en smoking va débouler.

— Vincent Price¹ Je n'ai aucun lien de parenté avec lui, soit dit en passant, déclara Malory en souriant. Si je comprends bien, vous n'êtes pas plus au courant que nous de ce qui se passe ici ce soir ?

— Non. À mon avis, j'ai été invitée par erreur, mais...

Elle s'interrompt en voyant un serveur arriver avec une flûte sur un plateau.

— Oh, merci, fit-elle en prenant la flûte précautionneusement. Oui, c'est indubitablement une erreur. Mais je ne pouvais pas rater l'occasion de venir. Où sont les autres invités ?

— Bonne question, fit Dana en inclinant la tête, tandis que Zoé buvait une petite gorgée de champagne. Vous êtes de Pleasant Valley ?

— Oui. Enfin, depuis trois ans seulement.

— Connaissez-vous d'autres personnes qui aient reçu une invitation pour ce soir ? demanda Malory.

— Non. Justement, j'ai interrogé les gens autour de moi, et c'est sûrement ce qui m'a valu de me faire virer. On a le droit de se servir d'amuse-gueule ?

— Vous avez été virée ? répéta Malory en échangeant un regard avec Dana. Drôle de coïncidence...

— Carly, la propriétaire du salon de coiffure où je travaillais, m'a fichue dehors, expliqua Zoé en s'approchant du plateau de canapés. Elle m'a entendue parler de cette soirée avec une cliente, et ça l'a mise hors d'elle. Hum, ce truc est absolument divin.

Un peu plus détendue qu'à son arrivée, elle poursuivit :

— Ça faisait des mois que Carly me cherchait noise. Je suppose qu'elle était vexée de ne pas avoir reçu d'invitation. Bref, la voilà qui m'annonce qu'il manque vingt dollars dans la caisse. Je n'ai jamais rien volé de ma vie, je vous le jure.

1. Vincent Price est l'un des grands noms du cinéma fantastique d'après guerre. (*N.d.T.*)

Elle but une nouvelle gorgée de champagne.

— Et hop, elle me vire. Mais peu importe. Je trouverai un autre boulot. De toute façon, ça ne me plaisait pas, de bosser là-bas.

Elle avait beau parler d'un ton assuré et désinvolte, l'appréhension se lisait dans ses yeux.

— Vous êtes coiffeuse, alors ? demanda Malory.

— Oui. Conseillère en coiffure et cosmétique, pour faire chic. Je ne suis pas le genre de fille qu'on invite à des soirées mondaines dans des manoirs, c'est pourquoi je pense qu'il s'agit d'une erreur.

Malory réfléchit et secoua la tête.

— Je ne crois pas que Rowena soit le genre de personne à commettre des erreurs.

— Alors, je ne sais pas. Je ne voulais pas venir, puis je me suis dit que ça me changerait les idées. Mais vous avez bien failli ne pas me voir : ma voiture a encore refusé de démarrer. Heureusement, j'ai pu emprunter celle de la baby-sitter.

— Vous avez un bébé ? demanda Dana.

— Ce n'est plus un bébé. Simon a neuf ans. C'est un chouette garçon. Et je m'en ficherais pas mal d'avoir perdu mon boulot si je n'avais pas un enfant à élever. Je ne les ai pas volés, ces vingt dollars de merde...

Elle s'interrompt et devint écarlate.

— Pardon, je suis désolée. Il faut croire que le champagne me délie la langue.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, dit Dana en posant une main sur son bras. Vous voulez qu'on vous dise quelque chose d'étrange ? Mon boulot vient d'être réduit d'un tiers, et mon salaire avec. Je ne sais pas ce que je vais devenir. Quant à Malory, elle pense qu'elle ne va pas tarder à perdre son emploi.

— C'est vrai ? s'exclama Zoé en les dévisageant tour à tour. C'est dingue, comme coïncidence !

— Et personne parmi les gens que nous connaissons n'a été invité ce soir, ajouta Malory, avant de baisser la voix pour conclure : À mon avis, il n'y aura que nous trois, d'ailleurs.

— Je suis bibliothécaire, vous êtes coiffeuse, Malory tient une galerie d'art, résuma Dana. Qu'avons-nous en commun ?

— Chacune de nous est sans emploi ou en situation précaire, fit Malory en fronçant les sourcils. Ce seul fait est étrange si l'on considère que Pleasant Valley ne compte que cinq mille habitants. Quelle est la probabilité pour que trois personnes perdent leur job en même temps dans la même petite ville ? Nous sommes toutes d'ici. Nous sommes toutes des femmes. Et nous avons toutes à peu près le même âge, non ? J'ai vingt-huit ans.

— Vingt-sept, dit Dana.

— Et moi, j'aurai vingt-sept ans en décembre, dit Zoé en frissonnant. C'est vraiment trop bizarre.

Elle posa sa flûte de champagne, soudain dégrisée.

— Je suggère que nous allions chercher Rowena et que nous lui posions quelques questions, déclara Dana. On se serre les coudes, les filles, d'accord ?

Zoé déglutit et hocha la tête.

— À partir de maintenant, je suis votre nouvelle meilleure amie. Et on va se tutoyer, ajouta-t-elle.

— Quel plaisir de vous voir, mesdemoiselles.

Au son de cette voix, les trois jeunes femmes se retournèrent d'un même mouvement. Un homme se tenait sur le seuil.

Il sourit et pénétra dans la pièce.

— Bienvenue à Warrior's Peak.

2

L'espace d'un instant, Malory crut que l'un des guerriers de la grille avait pris vie. L'homme possédait la même beauté virile, la même carrure puissante que les statues. Ses cheveux, noirs comme l'orage, bouclaient autour de son visage aux traits fermes et décidés.

Il avait des yeux bleu nuit. Elle sentit leur pouvoir, un éclair de chaleur le long de sa peau, quand leurs regards se croisèrent. Elle n'était pas le genre de femme à se monter la tête, mais l'orage, l'ambiance, la férocité de son regard lui donnèrent l'impression qu'il lisait dans ses pensées.

Puis il détourna les yeux, et le charme fut rompu.

— Je m'appelle Pitte. Merci infiniment d'honorer de votre présence ce qui est, pour l'instant, notre demeure.

Il prit la main de Malory et la porta à ses lèvres. Son geste était à la fois courtois et digne.

— Mademoiselle Price.

Pitte s'approcha ensuite de Zoé et lui baisa également la main, avant d'en faire autant avec Dana.

— Mademoiselle McCourt... Mademoiselle Steele.

Un coup de tonnerre fit sursauter Malory. « Allons, se dit-elle, ce n'est qu'un homme. Et ce n'est qu'une maison. » Il fallait qu'elle se ressaisisse.

— Vous avez une demeure très intéressante, monsieur Pitte, déclara-t-elle.

— N'est-ce pas ? Asseyez-vous donc. Ah, Rowena. Je crois que vous avez déjà rencontré ma compagne, mesdemoiselles.

Il prit le bras de Rowena lorsqu'elle vint à ses côtés. Ils formaient un couple parfaitement assorti.

— Prenons place, suggéra Rowena en désignant les fauteuils placés devant la cheminée. Mettons-nous à l'aise.

— Je crois que nous serions à l'aise si vous nous disiez pourquoi nous avons été convoquées ici, déclara Dana en faisant un pas sur ses bottes à talons hauts.

— Certainement, mais rien de tel qu'un bon feu et du champagne pour braver la tempête. Dites-moi, mademoiselle Price, que pensez-vous de notre collection d'œuvres d'art ?

— J'avoue qu'elle est impressionnante.

Malory jeta un coup d'œil à Dana derrière elle et laissa Rowena la conduire vers un siège devant la cheminée.

— Vous avez dû consacrer énormément de temps à rassembler toutes ces œuvres.

Rowena éclata de rire.

— Énormément, en effet. Pitte et moi apprécions la beauté sous toutes ses formes. En fait, on pourrait même dire que nous la révérerons. Vous aussi, sans doute, étant donné votre profession.

— L'art est une réponse en soi.

— En effet. L'art représente la lumière de toute ombre. Et, mademoiselle Steele, il faut absolument que vous voyiez la bibliothèque avant de repartir. J'espère que vous l'apprécierez.

Elle fit distraitement signe au domestique qui entrait avec un seau à champagne en cristal.

— Que serait le monde sans littérature ? poursuivit-elle.

— La littérature est le monde.

Curieuse, prudente, Dana s'assit.

— Je crois qu'il y a eu une erreur, intervint Zoé, qui demeurait en retrait. Je ne connais rien à l'art avec un grand A. Quant aux livres... enfin, je lis, bien sûr, mais...

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Pitte en l'emmenant gentiment vers un fauteuil. Détendez-vous. Je suis persuadé que votre fils va bien.

Elle se crispa, et ses yeux fauves lancèrent des éclairs.

— Évidemment qu'il va bien.

— La maternité est une forme d'art, ne croyez-vous pas, mademoiselle McCourt ? Une œuvre en cours de réalisation, du type le plus essentiel, le plus vital. Une œuvre qui requiert de la générosité et du courage.

— Avez-vous des enfants ?

— Non, je n'ai pas reçu ce don, répondit Pitte en effleurant Rowena.

Puis il leva son verre.

— À la vie. Et à tous ses mystères.

Ses yeux étincelaient par-dessus le bord du verre.

— Vous n'avez rien à craindre. Personne ici ne souhaite autre chose pour vous que la fortune, le bonheur et le succès.

— Pourquoi ? demanda Dana. Vous ne nous connaissez pas, bien que vous sembliez vous être renseignés à notre sujet.

— Vous êtes une femme intelligente et directe, mademoiselle Steele. Une femme qui cherche des réponses.

— Et je n'en obtiens aucune.

Il sourit.

— Mon espoir le plus cher est que vous découvriez toutes les réponses. Pour commencer, j'aimerais vous raconter une histoire. C'est une soirée propice aux récits.

Il se cala dans son siège. Comme celle de Rowena, sa voix était mélodieuse et forte, sensuelle et teintée d'un accent indéfinissable. Le genre de voix idéal pour raconter une histoire par une nuit d'orage.

Malory se détendit légèrement. Qu'avait-elle de mieux à faire, après tout, que de boire du champagne, confortablement installée dans cette maison fantastique, en écoutant un étrange et séduisant inconnu ?

Et puis, qui sait ? Peut-être pourrait-elle faire venir Pitte à La Galerie et lui proposer des œuvres à ajouter à sa collection.

— Il y a bien longtemps, dans un pays montagneux tapissé de verdoyantes forêts, vivait un jeune dieu. Fils unique, il était adoré de ses parents. Fort et doté d'une grande beauté physique, il avait également un cœur vaillant et généreux. Il était destiné à suivre les dignes traces de son père et avait été élevé pour devenir le dieu-roi, au jugement sûr et aux actes rapides.

« Les dieux avaient béni ce monde dans lequel régnait la paix. Partout on pouvait se repaître de beauté, de musique, de l'art sous toutes ses formes, de contes et de danses. C'était un lieu empreint d'harmonie et d'équilibre.

Pitte s'interrompit pour boire une gorgée de vin et les dévisagea l'une après l'autre.

— Derrière le Rideau du pouvoir, à travers le voile du Rideau des rêves, les dieux surveillaient le monde des mortels. Les dieux mineurs avaient le droit de se mêler aux mortels et de s'accoupler à leur guise avec eux. C'est ainsi que naquirent les fées, les esprits, les sylphes et autres êtres magiques. Certains trouvèrent le royaume des mortels plus à leur goût que celui des dieux et le peuplèrent. Certains, bien sûr, furent corrompus par les pouvoirs, par le monde des mortels, et changèrent. Telle est la loi de la nature, même chez les dieux.

Pitte se pencha pour prendre un canapé au caviar.

— Vous connaissez des histoires de magie et de sorcellerie, des contes de fées et des récits fantastiques. En tant que spécialiste des livres, mademoiselle Steele, avez-vous déjà réfléchi à la façon dont ces contes sont devenus partie intégrante de la culture ? À la racine de vérité d'où ils ont jailli ?

Dana frissonna, déjà fascinée.

— Si, par exemple, Arthur des Celtes a existé en tant que roi guerrier, comme beaucoup de spécialistes et de

scientifiques le croient, son image n'est-elle pas largement plus exaltante et plus puissante si on l'imagine à Camelot avec son ami et conseiller Merlin, l'archétype du druide celtique ? N'est-il pas plus passionnant de penser qu'il a été conçu avec l'aide de la sorcellerie et couronné roi souverain parce que, jeune homme, il a tiré de la roche Excalibur, l'épée magique ?

— J'adore cette légende, intervint Zoé. Enfin, excepté la fin, qui me paraît plutôt injuste. Mais je me demande si...

Elle se tut, et Pitte l'encouragea :

— Je vous en prie, continuez.

— Eh bien, j'ai l'impression que la magie a dû exister autrefois, avant que l'instruction ne nous convainque du contraire, termina-t-elle rapidement, mal à l'aise d'être le centre de l'attention. Je veux juste dire que peut-être... cette magie, nous l'avons enfermée quelque part parce que nous nous sommes mis à raisonner et à avoir besoin de logique et de réponses scientifiques à tout.

— Voilà qui est bien dit, approuva Rowena. Une fois ses jouets remisés au fond du placard, l'enfant oublie leur magie en grandissant. Croyez-vous à l'émerveillement, mademoiselle McCourt ? Aux miracles ?

— J'ai un fils de neuf ans. Il me suffit de le regarder pour croire aux miracles. Et je préférerais que vous m'appeliez Zoé.

Le visage de Rowena s'éclaira.

— Merci. Pitte ?

— Ah, oui. Le conte n'est pas terminé. Comme le voulait la tradition, en atteignant sa majorité, le jeune dieu fut envoyé de l'autre côté du Rideau pendant une semaine, afin de côtoyer les mortels, d'apprendre leurs coutumes, d'étudier leurs faiblesses et leurs forces, leurs qualités et leurs défauts. Il rencontra là-bas une jeune fille d'une grande beauté et d'une grande vertu. En la voyant, il l'aima ; en l'aimant, il voulut la posséder. Mais elle lui était interdite par les règles de son royaume, et il sombra dans

l'accablement. Il cessa de manger, de boire et ne s'intéressa à aucune des jeunes déesses qu'on lui présenta. Ses parents, troublés de le voir dans un tel désarroi, faiblirent. S'ils ne pouvaient donner leur fils au monde des mortels, ils pouvaient élever la jeune fille au leur.

— Ils l'ont kidnappée ? demanda Malory.

— Non, répondit Rowena en remplissant les flûtes, car l'amour ne peut être volé. L'amour résulte d'un choix. Or le jeune dieu voulait l'amour.

— L'a-t-il eu ? s'enquit Zoé.

— La jeune mortelle choisit le dieu-roi, l'aima et renonça à son monde pour rejoindre celui de son aimé.

Pitte posa les mains sur ses genoux.

— La colère gronda dans le royaume des dieux, dans le monde des mortels et dans l'univers intermédiaire des fées et des elfes. Aucun mortel n'avait le droit de franchir le Rideau. Or cette loi essentielle venait d'être transgressée. Une femme mortelle avait été emmenée de son monde vers celui des dieux pour épouser leur futur roi sans raison plus importante que l'amour.

— Qu'y a-t-il de plus important que l'amour ? demanda Malory.

Cette question lui valut un regard calme de Pitte.

— Certains répondraient rien, d'autres diraient l'honneur, la vérité, la loyauté. Quoi qu'il en soit, pour la première fois de mémoire de dieux, il y eut dissension et rébellion. L'équilibre était anéanti. Le jeune dieu-roi, couronné à présent, était fort et le supporta, ainsi que sa femme mortelle, qui était belle et sincère. Certains fléchirent et acceptèrent ce bouleversement, d'autres se mirent à comploter.

Sa voix avait pris soudain un accent outré, et sa froide indignation rappela de nouveau à Malory les statues de pierre.

— Les combats livrés franchement pouvaient être étouffés, mais les autres, fomentés en secret, sapaient les fondations du monde.

« Il advint que la femme du dieu-roi donna naissance à trois enfants, trois filles, des demi-déeses aux âmes mortelles. À leur naissance, leur père leur offrit à chacune une précieuse amulette, pour les protéger. Elles découvrirent le monde de leur père, et celui de leur mère. Leur beauté et leur innocence adoucirent bien des cœurs, apaisèrent bien des courroux. Pendant plusieurs années, la paix régna de nouveau. Et les filles du dieu-roi devinrent de belles jeunes femmes très attachées les unes aux autres, douées chacune d'un talent qui mettait en valeur ceux des deux autres et les complétait.

Il marqua une pause, puis reprit :

— Elles ne faisaient de mal à personne, n'apportaient que lumière et beauté de part et d'autre du Rideau. Mais dans les ténèbres, certains les jalousaient et convoitaient ce qu'elles possédaient. Par la sorcellerie, malgré toutes les précautions, elles furent emmenées dans le demimonde. Le sort qui leur fut jeté les plongea dans le sommeil éternel. Endormies, elles furent renvoyées de l'autre côté du Rideau, leurs âmes mortelles emprisonnées dans un écrin fermé par trois verrous. Jusqu'à ce jour, même le pouvoir de leur père n'a pu les briser. Tant que les clés, la première, la deuxième et la troisième, n'ouvriront pas les serrures, les trois jeunes filles resteront enfermées dans un sommeil enchanté, et leurs âmes pleureront dans une prison de verre.

— Où se trouvent les clés ? demanda Malory. Et pourquoi la boîte ne peut-elle s'ouvrir par enchantement, puisque c'est ainsi qu'elle a été fermée ?

— L'endroit où se trouvent les clés est une énigme. Beaucoup de formules magiques ont été invoquées, beaucoup de sorts ont été jetés pour ouvrir l'écrin, et tous ont échoué. Mais il existe des indices. Les âmes étant mortelles, seules des mains mortelles peuvent tourner les clés.

— Mon invitation disait que j'étais la clé, fit Malory en jetant un coup d'œil vers Dana et Zoé, qui hochèrent

la tête en signe d'approbation. Qu'avons-nous à voir avec cette légende ?

— J'ai quelque chose à vous montrer, dit Pitte en se levant. J'espère que cela va vous intéresser.

— La tempête a l'air de s'aggraver, je ferais mieux de rentrer chez moi, remarqua Zoé en se tournant vers la fenêtre avec inquiétude.

— De grâce, faites-moi le plaisir de rester.

— Nous repartirons toutes ensemble, déclara Malory en posant une main rassurante sur le bras de Zoé. Voyons juste ce que Pitte veut nous montrer.

Elle suivit leurs hôtes et ajouta :

— J'espère que vous m'inviterez une autre fois. J'adorerais admirer votre collection d'œuvres d'art au complet. Et peut-être me ferez-vous l'honneur de venir à La Galerie ?

— Nous serions ravis que vous reveniez, répondit Pitte. Ce sera un plaisir pour Rowena de discuter de notre collection avec quelqu'un qui la comprend et l'apprécie.

Il se tourna vers une voûte.

— J'espère que cet objet en particulier vous émouvra.

Au-dessus d'une autre cheminée dans laquelle crépitait un feu, un tableau montait jusqu'au plafond. Les couleurs en étaient si éclatantes, si intenses, le style si audacieux et si fort que le cœur de Malory fit un bond. Le tableau représentait trois ravissantes jeunes femmes vêtues d'amples robes saphir, rubis et émeraude. Celle qui était en bleu, avec ses boucles dorées qui cascadaient jusqu'à sa taille, était assise sur un banc près d'un bassin et tenait une petite harpe d'or. À ses pieds, agenouillée sur des dalles d'argent, la fille en rouge posait une main sur le genou de sa sœur – car il était évident pour Malory que les trois jeunes femmes ne pouvaient qu'être sœurs – et tenait un rouleau manuscrit et une plume d'oie. À côté d'elles se trouvait la fille en vert, avec un petit chiot noir dans les bras et une fine dague en argent à la taille.

Elles étaient entourées de fleurs et d'arbres d'où pendaient une profusion de fruits qui ressemblaient à des pierres précieuses. Dans le ciel céruléen voletaient des oiseaux et des fées.

Fascinée, Malory s'approchait déjà pour observer le tableau de plus près quand son cœur manqua un battement. La fille en bleu avait son visage.

Elle était plus jeune. Et incontestablement plus belle. Sa peau était plus lumineuse, son regard plus intense et plus bleu, sa chevelure plus claire et plus voluptueuse, mais la ressemblance était frappante. Autant que celle des deux autres sœurs avec ses compagnes, Zoé et Dana, constata Malory en se ressaisissant.

— C'est un tableau magnifique, commenta-t-elle d'une voix calme, malgré le bourdonnement dans ses oreilles. Un véritable chef-d'œuvre.

— Mais... elles nous ressemblent ! s'étonna Zoé en venant se placer à côté de Malory. Comment est-ce possible ?

— Bonne question, fit Dana d'un ton soupçonneux. Comment avons-nous pu servir de modèles à ces portraits, qui sont visiblement ceux des trois sœurs dont vous venez de nous raconter l'histoire ?

— Ce tableau a été peint bien longtemps avant votre naissance, répondit Rowena. Et même avant celle de vos grands-parents et de vos arrière-grands-parents.

Elle s'approcha du tableau et se tint dessous, les bras croisés.

— On peut vérifier son ancienneté grâce à des tests, n'est-ce pas, Malory ?

— Oui. Il est possible d'estimer approximativement son âge, mais quel qu'il soit, cela ne répond pas à la question de Zoé.

— En effet, admit Rowena avec un sourire approbateur et amusé. Que voyez-vous d'autre dans ce tableau ?

Malory sortit de son sac une paire de lunettes à monture noire et rectangulaire. Elle les chaussa et se pencha.

— Une clé, dans le coin droit du ciel. De loin, elle ressemble à un oiseau. Une autre clé là, sur la branche d'un arbre, presque cachée par le feuillage et les fruits. Et une troisième, à peine visible sous la surface du bassin. On distingue une ombre dans les arbres. La silhouette d'un homme... ou d'une femme, peut-être. Une forme sombre, qui observe. Une autre ombre glisse sur le carrelage en argent, au premier plan. Un serpent. Ah, et là, à l'arrière-plan...

Perdue dans la contemplation de la toile, elle monta sur la marche de l'âtre presque sans s'en rendre compte.

— Il y a un couple, un homme et une femme qui s'étreignent. La femme est richement vêtue, de mauve, ce qui symbolise une femme de haut rang. L'homme porte des vêtements de soldat. De guerrier. Un corbeau vole dans le ciel juste au-dessus d'eux symbole d'une catastrophe imminente. D'ailleurs, le ciel à cet endroit est plus sombre, avec des éclairs. Une menace. Les sœurs n'ont pas conscience du danger. Elles regardent devant elles, unies, leurs couronnes étincellent dans le soleil qui baigne cette partie du tableau. On devine entre elles la solidarité et l'affection, et la colombe blanche, ici, sur le rebord du bassin, incarne leur pureté. Elles portent toutes une amulette, de la même forme et de la même dimension, dont la pierre reflète la couleur de leur robe. Elles forment une entité, tout en ayant chacune leur propre personnalité. C'est fabuleux. On croirait presque les voir respirer.

— Vous avez un œil pénétrant, déclara Pitte en touchant le bras de Rowena. Cette toile est le joyau de notre collection.

— Mais vous n'avez toujours pas répondu à la question, insista Dana.

— La magie n'a pas pu rompre le sortilège qui a enfermé les âmes des filles du roi dans un écrin de verre. On a fait appel à des enchanteurs, à des magiciens et à des sorcières

de tous les mondes, mais rien n'a pu conjurer le maléfice. Un autre sort a donc été jeté : dans ce monde, à chaque génération, naissent trois femmes destinées à se réunir en un même lieu et en même temps. Elles ne sont pas sœurs, ce ne sont pas des déesses, ce sont de simples mortelles. Et elles sont les seules à pouvoir libérer les innocentes.

— Et vous voulez nous faire croire que nous sommes ces femmes, sous prétexte que nous ressemblons par hasard aux trois sœurs de ce tableau ? s'exclama Dana en fronçant les sourcils.

Quelque chose lui chatouillait la gorge, mais ce n'était pas l'envie de rire.

— Rien n'arrive par hasard. Et le fait que vous le sachiez ou non n'y change pas grand-chose, déclara Pitte en tendant une main vers elles. Vous êtes les élues, et je suis chargé de vous l'annoncer...

— Eh bien, c'est fait. Maintenant, nous allons...

— Je suis également chargé de vous faire la proposition suivante, coupa Pitte. Vous aurez toutes les trois, chacune à votre tour, une phase de la lune pour trouver l'une des trois clés. Si, dans les vingt-huit jours, la première d'entre vous échoue, ce sera terminé. En revanche, si elle réussit, la deuxième pourra commencer sa quête. Mais si elle échoue dans le délai imparti, ce sera terminé. Si les trois clés sont rapportées en ce lieu avant la fin de la troisième lune, vous recevrez une récompense.

— Une récompense ?

— Un million de dollars. Chacune.

— Rien que ça ! s'écria Dana avec ironie, avant de se tourner vers ses deux compagnes. Allons, les filles, ça ne tient pas debout. C'est facile de nous promettre des sommes pareilles pour nous lancer sur la piste de trois clés qui n'existent même pas !

— Mais si elles existaient, répliqua Zoé, les yeux brillants, ne voudrais-tu pas essayer de les trouver ? Avoir une chance de gagner cet argent ?

— Quelle chance ? Le monde est vaste, tu sais. Comment pourrait-on y dénicher trois petites clés en or ?

— Chacune de vous recevra des indications quand son tour viendra, déclara Rowena en désignant une petite commode. Mais vous pourrez travailler ensemble, toutes les trois. En fait, nous l'espérons. Vous devez impérativement être d'accord. Si l'une de vous refuse, tout est annulé. Si vous relevez le défi selon les conditions établies, vous recevrez, quoi qu'il advienne, vingt-cinq mille dollars. Vous les conserverez, que vous réussissiez ou que vous échouiez.

— Une petite minute, fit Malory en retirant ses lunettes. Vous dites que si nous acceptons simplement de chercher ces trois clés, nous recevrons vingt-cinq mille dollars ? Sans autre engagement de notre part ?

— Cette somme sera déposée sur le compte de votre choix, promet Pitte. Immédiatement.

— Mon Dieu ! s'exclama Zoé en battant des mains. Mon Dieu ! répéta-t-elle en s'asseyant lourdement. C'est un rêve !

— C'est une arnaque, oui, rétorqua Dana. Où est le piège ? Où est la clause écrite en tout petits caractères ?

— Si vous échouez, la pénalité sera une année de votre vie.

— Quoi ? Nous passerons un an en prison, vous voulez dire ? s'écria Malory.

— Non. Une année de votre vie sera supprimée.

— Pouf ! fit Dana en claquant des doigts. Comme par enchantement.

— Les clés existent, dit Rowena. Pas dans cette maison, mais dans cette région du monde. Nous n'avons pas le droit de vous en révéler davantage, bien que nous puissions vous guider quelque peu. La quête n'est pas simple, c'est pourquoi vous serez récompensées de l'avoir tentée. Je vous en prie, prenez le temps d'y réfléchir. Pitte et moi allons vous laisser en discuter en privé.

Elle fit signe à une domestique d'apporter une table roulante sur laquelle était servi du café, puis ils quittèrent la pièce.

Dana prit un petit gâteau à la crème sur la table roulante et décréta :

— Ils sont complètement cinglés, ces deux-là. Si vous envisagez une seconde d'entrer dans le jeu de ces illuminés, votre place est ici, dans cet asile de fous.

— Laisse-moi juste te rappeler une chose, dit Malory en ajoutant deux sucres dans une tasse de café. Vingt-cinq mille dollars. Chacune.

— Tu ne crois pas sérieusement qu'ils vont déboursier une somme pareille simplement parce qu'on va leur dire : « Ah, oui, d'accord, on veut bien les chercher, ces clés qui ouvrent la boîte renfermant les âmes d'un trio de demi-déeses. »

— Il n'y a qu'une manière de le savoir.

— Elles nous ressemblent, intervint Zoé, qui était restée figée sous le tableau et le contemplait fixement. Elles nous ressemblent tellement...

— C'est vrai, et ça donne la chair de poule, fit Dana. Nous ne nous connaissions pas avant ce soir, et ce n'est vraiment pas rassurant de penser que quelqu'un nous a observées, a pris des photos de nous ou nous a dessinées ou je ne sais quoi, afin de pouvoir réaliser ce tableau.

— Cela ne ressemble pas à un tableau fait à la va-vite, objecta Malory en tendant une tasse à Dana. C'est une œuvre magistrale, d'une qualité exceptionnelle. La personne qui l'a peinte a passé énormément de temps sur cette toile. Cela représente un travail considérable. S'il s'agit d'une escroquerie, elle est drôlement élaborée. D'ailleurs, à quoi bon nous escroquer, nous ? Personnellement, je suis fauchée. Et vous ?

— À peu de choses près, moi aussi, reconnut Dana.

— Moi, j'ai quelques économies, dit Zoé, mais elles vont vite me filer entre les doigts si je ne retrouve pas

rapidement un travail. Ces gens-là ne sont sûrement pas intéressés par le peu que nous possédons.

— Nous sommes donc bien d'accord. Tu veux du café, Zoé ?

— Oui, merci.

Zoé se tourna vers les deux autres et écarta les mains.

— Écoutez, vous ne me connaissez pas et vous n'avez aucune raison d'être sensibles à mes arguments, mais franchement, je ne cracherais pas sur cet argent. Vingt-cinq mille dollars, ce serait un miracle, pour moi. Ça me donnerait la possibilité de faire ce que j'ai vraiment envie de faire. D'ouvrir mon propre petit salon. Nous n'avons qu'à dire oui. Et chercher des clés, pourquoi pas ? Cela n'a rien d'illégal.

— Il n'y a pas de clés, insista Dana.

— Et s'il y en avait ? répliqua Zoé en posant sa tasse sans y goûter. Avec vingt-cinq mille dollars, on peut se permettre d'y croire un peu. Et je ne parle même pas du million...

Elle émit un petit rire éberlué.

— Rien que d'y penser, j'ai l'estomac qui fait des sauts périlleux.

— Ça ne me déplairait pas de jouer à la chasse au trésor, renchérit Malory. Ça pourrait être amusant. Mais j'avoue que ma priorité est plutôt financière. Moi aussi, je pourrais avoir ma propre galerie d'art. Un petit truc modeste, bien sûr.

Cet élément ne devait intervenir que dix ans plus tard d'après son plan de vie, mais elle savait s'adapter.

Dana secoua la tête.

— Il doit y avoir anguille sous roche. Personne ne vous donne de l'argent parce que vous promettez que vous allez faire quelque chose.

— Peut-être que Pitte et Rowena croient vraiment à cette histoire, ajouta Malory. Dans ce cas, vingt-cinq mille dollars, c'est de la roupie de sansonnet. Je vous rappelle qu'il s'agit d'âmes, quand même.

Incapable de s'en empêcher, elle retourna vers le tableau.

— Une âme vaut bien un million.

L'excitation lui donnait envie de sauter sur place. Jamais elle n'avait vécu ce genre d'aventure.

— Ils ont de l'argent, ils sont excentriques, et ils y croient. Alors, pourquoi pas ?

— Tu es prête à te lancer ? demanda Zoé en lui saisissant le bras. Tu vas accepter ?

— Ce n'est pas tous les jours qu'on est payé pour travailler pour les dieux. Allez, Dana, laisse-toi convaincre.

Dana avait les sourcils froncés.

— Nous risquons les pires ennuis. Ça sent déjà le roussi.

— Que ferais-tu, toi, avec vingt-cinq mille dollars ? demanda doucement Malory en lui offrant un autre petit-four.

— J'ouvrirais une petite librairie.

Elle poussa un soupir nostalgique, signe qu'elle commençait à fléchir.

— J'y servirais du thé l'après-midi, du vin le soir. J'organiserais des lectures. Mon Dieu...

— C'est curieux, nous traversons toutes les trois une crise professionnelle et nous aspirons toutes à avoir un endroit à nous...

Zoé coula un œil soupçonneux vers le tableau.

— Vous ne trouvez pas cela bizarre ?

— Pas plus bizarre que de se retrouver dans cette forteresse et de discuter d'une chasse au trésor. Je ne sais pas quoi vous dire... marmonna Dana. Si je refuse, vous serez toutes les deux déçues, et si j'accepte, j'aurai l'impression d'être une imbécile... Eh bien, conclut-elle en soupirant, il faut croire que j'en suis une.

— C'est oui ?

Zoé poussa un petit cri de joie et se jeta dans les bras de Dana.

— C'est formidable ! Mon Dieu, c'est fou !

— Calme-toi, pouffa Dana en tapotant le dos de Zoé. Je crois que le moment est venu de lancer le grand slogan : « Une pour toutes, toutes pour une ! »

— J'en ai un meilleur, dit Malory, qui reprit sa tasse et la leva pour porter un toast. « Envoyez la monnaie. »

À cet instant précis, la porte se rouvrit. Rowena entra la première, suivie de Pitte.

— Nous avons décidé d'accepter le...

Zoé s'interrompit et regarda Dana.

— Le défi.

— Bien, fit Rowena en s'asseyant et en croisant les jambes. Vous allez donc lire attentivement les contrats.

— Les contrats ? répéta Malory.

— Naturellement. Un nom a du pouvoir. Écrire son nom revient à s'engager, c'est pourquoi vous devez signer un contrat. Lorsque ce sera fait, nous choisirons la première clé.

Pitte sortit des papiers d'un secrétaire et tendit un jeu de documents à chacune des trois jeunes femmes.

— Ces contrats sont simples et couvrent les conditions que nous avons évoquées. N'oubliez pas de préciser le nom de votre banque, pour que nous puissions vous verser l'argent.

— Cela ne vous ennuie pas que nous n'y croyions pas ? demanda Malory en désignant le tableau du menton.

— Vous nous donnez votre parole que vous acceptez les conditions. C'est suffisant pour l'instant, répondit Rowena.

— Ça m'a l'air rudement correct, pour une affaire aussi extraordinaire, commenta Dana, tout en se promettant de montrer le contrat à un avocat dès le lendemain matin.

Pitte lui tendit un stylo en répondant :

— Aussi correct que vous l'êtes. Quand votre heure viendra, je sais que vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir.

Un éclair illumina la pièce pendant que les contrats étaient signés, puis contresignés.

— Vous êtes les élues, décréta Rowena en se levant. À présent, tout repose sur vous. Pitte ?

Il retourna vers le secrétaire et prit un coffret en bois marqueté.

— Vous trouverez à l'intérieur trois disques. L'un d'eux possède le symbole d'une clé. Celle qui le choisira commencera la quête.

— Pourvu que ce ne soit pas moi, fit Zoé.

Avec un petit rire gêné, elle essuya ses paumes moites sur ses cuisses.

— Excusez-moi, ça me rend un tantinet nerveuse, toute cette affaire.

Elle ferma les yeux et prit un disque, qu'elle garda serré dans ses doigts.

— On regardera toutes les trois ensemble, d'accord ? suggéra-t-elle en se tournant vers les deux autres.

— D'accord. J'y vais.

Dana prit un disque et le plaqua contre elle pendant que Malory en faisait autant.

— Voilà.

Elles se tinrent en cercle, puis regardèrent leurs disques.

— Hum.

Malory s'éclaircit la gorge.

— C'est mon jour de chance, murmura-t-elle en voyant la clé en or gravée sur le disque blanc qu'elle avait pioché.

— Vous êtes la première, dit Rowena en s'approchant d'elle. Votre cycle commence demain matin au lever du soleil et se termine à minuit dans vingt-huit jours.

— Mais j'ai droit à un indice, n'est-ce pas ? Une carte ou quelque chose ?

Rowena ouvrit la petite commode et y prit un papier qu'elle tendit à Malory. Puis elle prononça les mots qui y étaient écrits :

— Tu chercheras beauté, vérité et courage. Isolé, un des trois éléments ne saurait subsister. Deux sans le troisième sont incomplets. Cherche en toi et découvre ce qui te reste

encore à apprendre. Trouve ce que convoite tout particulièrement l'obscurité. Cherche au-dehors, là où la lumière l'emporte sur l'ombre. Des larmes d'argent sont versées pour le chant qu'elle crée, car elle est issue des âmes. Regarde au-delà, regarde à travers, vois où s'épanouit la beauté et où chante la déesse. Tu rencontreras peut-être la peur, tu rencontreras peut-être des tourments, mais à cœur vaillant rien d'impossible. Dès que tu auras trouvé ce que tu cherches, l'amour rompra le sortilège, le cœur forgera la clé et l'amènera à la lumière.

Malory attendit un instant.

— C'est tout ? C'est ça, mon indice ?

— Comme je suis contente de ne pas être tombée la première ! se félicita Zoé.

— Vous ne pouvez rien me dire de plus ? insista Malory. Pitte et vous savez déjà où se trouvent les clés, n'est-ce pas ?

— Nous n'avons pas le droit de vous en révéler plus, mais vous avez déjà tout ce dont vous avez besoin, dit Rowena.

Puis elle posa les mains sur les épaules de Malory et l'embrassa sur les joues.

— Vous avez ma bénédiction.

Plus tard, alors que Rowena se réchauffait les mains devant la cheminée, face au tableau, Pitte vint se placer derrière elle, lui toucha la joue, et elle tourna la tête vers lui.

— Je fondais de plus grands espoirs avant leur arrivée, lui avoua-t-il.

— Elles sont intelligentes, ingénieuses. Les élues sont toujours capables.

— Pourtant, nous restons ici, année après année, siècle après siècle, millénaire après millénaire.

— Arrête, dit-elle doucement.

Elle se retourna, glissa les bras autour de sa taille et se pressa contre lui.

— Ne désespère pas, mon tendre amour, avant que cela ne commence réellement.

— Tant de commencements, et jamais de fin...

Il inclina la tête et l'embrassa sur le front.

— Cet endroit m'opresse.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions faire, dit-elle en posant la joue contre sa poitrine. Aie confiance en elles. Elles me plaisent, ajouta-t-elle en lui prenant la main pour sortir.

— Elles sont assez intéressantes, admit-il. Pour des mortelles.

Quand ils franchirent la porte, le feu dans la cheminée s'éteignit, ainsi que toutes les lumières, ne laissant qu'une traînée d'or dans les ténèbres.

3

James se montra tout à fait gentil, voire paternaliste. Mais Malory n'en était pas moins virée.

Elle avait beau s'y être préparée et disposer des miraculeux vingt-cinq mille dollars sur son compte bancaire (ce qu'on lui avait confirmé le matin même), cela ne rendait pas la nouvelle plus facile à accepter.

— Les choses évoluent, lui dit d'une voix douce James P. Horace, toujours aussi soigné avec son nœud papillon et ses lunettes à monture invisible.

Depuis toutes ces années qu'elle le connaissait, Malory ne l'avait jamais entendu élever la voix. Il pouvait se montrer distrait, parfois négligent quand il s'agissait des affaires, mais il était d'une gentillesse à toute épreuve.

— J'aime à me considérer comme une sorte de substitut de père, et à ce titre, je souhaite ce qu'il y a de mieux pour toi.

— Bien sûr, James, mais...

— Si nous n'avancions pas dans une direction ou une autre, nous stagnons. Je sais que ce sera sans doute difficile pour toi au début, Malory, mais tu comprendras vite que c'est la meilleure chose qui te soit arrivée.

« Combien de clichés un homme peut-il débiter avant de porter le coup de grâce ? » songea Malory.

— Il faut que tu élargisses tes horizons. La Galerie est devenue trop étriquée pour toi. Tu dois prendre des risques.

La gorge serrée, elle répondit :

— J'adore La Galerie, James...

— Je sais, et tu seras toujours la bienvenue ici. Mais il est temps que je te pousse hors du nid.

« Que vais-je devenir ? Où vais-je aller ? » Les questions se bousculaient dans l'esprit de Malory, qui n'entendit même pas le petit discours de clôture de James.

Puis son ex-patron déposa un baiser bienveillant sur sa joue, lui tapota la tête et se leva.

Toute sa vie allait être bouleversée. Or elle ne se sentait pas prête. Elle n'avait pas de projets, pas de ligne de conduite, pas de plan pour la suite des événements.

L'avenir la terrifiait. Et ce licenciement donnait un sacré coup à son amour-propre.

Après avoir rassemblé ses affaires dans un carton, elle alla faire ses adieux et accueillit avec gratitude les encouragements chaleureux de ses collègues, en particulier ceux de Tod Grist, son ami, confident et associé dans le déniement d'autrui. Puis elle rentra chez elle en essayant de refouler la panique qui la tenaillait.

Elle était jeune, cultivée, travailleuse. Elle avait un compte en banque conséquent et la vie entière devant elle, semblable à une toile vierge. À elle d'en choisir les couleurs et de se mettre à l'œuvre.

Mais pour l'instant, il fallait qu'elle se change les idées. Et n'avait-elle pas justement une mission fascinante à exécuter ? Ce n'était pas tous les jours qu'on vous demandait de trouver une clé mystérieuse et d'aider à sauver des âmes.

Elle jouerait le jeu, jusqu'à ce qu'elle ait fait le point sur son avenir professionnel. Après tout, elle avait donné sa parole. Elle allait devoir la tenir. D'une façon ou d'une autre. Dès qu'elle aurait noyé son chagrin dans un bac de glace Ben & Jerry.

Au coin de la rue, elle se retourna vers La Galerie, le cœur lourd. Les yeux embués de larmes, elle poussa un long soupir nostalgique...

... et atterrit durement sur les fesses.

L'objet non identifié qui était entré en collision avec elle envoya voler son carton, avant de lui retomber lourdement dessus. Elle entendit un grognement, suivi d'une sorte de jappement. Le souffle coupé par le poids de la créature sur sa poitrine, elle contempla la gueule noire et hirsute qui frétillait à quelques centimètres de son nez. À l'instant où une énorme langue lui balayait le visage, une voix cria :

— Moe ! Descends ! Au pied ! Mon Dieu, je suis désolé !

Malory reprit son souffle et détourna la tête pour échapper à la langue intrusive. Brusquement, la masse qui la clouait au sol se mit à avoir des pattes. Puis une deuxième tête.

Celle-ci était humaine et nettement plus séduisante que la première derrière les lunettes de soleil qui glissaient sur un long nez droit.

— Ça va ? Vous n'êtes pas blessée ?

L'inconnu repoussa le chien, puis s'accroupit entre eux.

— Vous pouvez vous asseoir ?

Il l'aidait déjà à passer à la station assise, nettement plus gracieuse. Le chien essaya de s'en mêler, mais il fut repoussé du coude.

— Toi, couché, espèce de grosse bête stupide. Pas vous, ajouta-t-il avec un petit sourire charmant, en écartant les cheveux de Malory de son visage. Je suis désolé, il est inoffensif, mais complètement idiot et très maladroit.

— Que... qu'est-ce que c'est ?

— Un chien. Selon la rumeur, en tout cas. Il s'appelle Moe. Je pense que c'est un croisement entre un cocker et un mammoth. Je suis vraiment navré. C'est ma faute, j'ai relâché ma vigilance, et il m'a échappé.

Le chien, si c'en était bien un, était accroupi et remuait une queue épaisse comme le bras de Malory, l'air innocent.

— Vous ne vous êtes pas cogné la tête, j'espère ?

— Je ne crois pas, non.

Le propriétaire de Moe la dévisageait avec une calme intensité qui lui fit monter le sang à la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

Flynn ne répondit pas. Elle était belle comme un cœur avec ses boucles blondes, sa peau laiteuse, sa bouche rose et charnue qui faisait la moue et ses grands yeux bleus fascinants. Il réprima l'envie de passer la main dans la masse de ses cheveux dorés.

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

— Je m'assure que vous n'avez pas de petites étoiles dans les yeux – des yeux superbes, au passage. La chute a tout de même été brutale. Au fait, je m'appelle Flynn.

— J'en ai un peu assez d'être assise sur le trottoir. Est-ce que vous pourriez...

— Ah. Oui.

Il se leva, lui prit les mains et l'aida à se remettre debout.

Il était plus grand qu'elle ne l'aurait cru et, machinalement, elle recula, afin de ne pas avoir à lever la tête pour soutenir son regard. Le soleil faisait briller ses épais cheveux bruns aux reflets auburn. Il avait gardé ses mains dans les siennes et les serrait assez fermement pour qu'elle sente les légères callosités de ses doigts.

— Vous êtes sûre que tout va bien ? Vous n'avez pas la tête qui tourne ? Vous êtes tombée de haut.

— Je sais, oui.

Douloureusement consciente de la partie de son anatomie qui avait heurté le trottoir en premier, Malory s'accroupit et entreprit de ramasser le contenu de son carton.

— Laissez-moi faire.

Il s'accroupit à côté d'elle, en pointant un doigt vers le chien qui commençait à se rapprocher d'eux avec la discrétion d'un éléphant dans la savane africaine.

— Reste tranquille, toi, sinon c'est la punition.

— Ce n'est pas la peine de m'aider. Reprenez juste votre chien.

Elle ramassa prestement sa pochette de maquillage d'urgence et la jeta dans le carton. En voyant qu'elle s'était cassé un ongle, elle éprouva l'envie stupide de pleurer. Estimant qu'il valait mieux crier que fondre en larmes, elle reprit avec colère :

— Vous n'avez rien à faire sur la voie publique avec un chien de cette taille si vous êtes incapable de le maîtriser.

— Vous avez raison, absolument raison. Euh... ce doit être à vous, je suppose ?

Il lui tendait un soutien-gorge noir sans bretelles.

Mortifiée, Malory le lui arracha des mains et le fourra dans le carton.

— Allez-vous-en, maintenant. Le plus loin possible, s'il vous plaît.

— Écoutez, laissez-moi porter ce...

— Portez plutôt votre stupide chien, répliqua-t-elle.

Sur ce, elle s'éloigna avec autant de dignité que les circonstances le lui permettaient.

Flynn la regarda partir tandis que Moe venait appuyer contre lui sa considérable masse. Il lui caressa distraitement la tête, tout en admirant la démarche indignée et féminine de la créature en jupe courte.

— Ravissante, dit-il à voix haute, avant de s'engouffrer dans un bâtiment un peu plus loin dans la rue.

Il jeta un coup d'œil à Moe.

— Bon travail, face de nouille.

Après une douche brûlante et une glace aux pépites de chocolat – et aux vertus thérapeutiques –, Malory se rendit à la bibliothèque. Elle n'avait convenu d'aucun rendez-vous avec Dana, la veille, mais elles étaient censées être associées, et Malory estimait que c'était à elle de prendre l'initiative, étant la première à s'engager dans la quête.

Il fallait qu'elles se réunissent pour discuter de l'indice et élaborer un plan d'action. Malory n'espérait pas sérieusement toucher le million de dollars, mais elle ne s'avouerait pas vaincue avant d'avoir essayé.

La partie principale de la bibliothèque était spacieuse, et les tables presque toutes vacantes. Le silence religieux fut soudain troublé par la sonnerie stridente d'un téléphone portable. Malory se tourna vers l'endroit d'où venait le bruit et vit Dana, un téléphone à l'oreille, qui pianotait sur le clavier d'un ordinateur.

Dana lui fit un signe de tête et acheva sa conversation, puis déclara :

— J'espérais bien que tu viendrais, mais je ne pensais quand même pas te voir si tôt.

— Me voici désormais avec beaucoup de temps libre.

— Oh, fit Dana avec compassion. Tu t'es fait virer ?

Malory hocha la tête.

— Proprement virer, puis malproprement renverser par un imbécile et son chien en rentrant chez moi. Dans l'ensemble, une sale journée, malgré l'état de mon compte en banque.

— Tu as vu ? Je n'en revenais pas ! Ces deux énergumènes sont fous à lier.

— Tant mieux pour nous. Mais il va falloir mériter cet argent, maintenant. Je ne sais pas trop par où commencer.

— Moi, je sais. Jan ? Tu peux me remplacer au bureau ?

Dana se leva et prit une pile de livres sur le comptoir.

— Suis-moi, dit-elle à Malory. Il y a une table à côté de la fenêtre où tu seras bien installée pour commencer tes recherches.

— Mes recherches ?

— J'ai trouvé plusieurs bouquins sur la mythologie celte – les dieux et les déesses, les traditions et les légendes. Je penche pour les Celtes puisque Rowena est galloise et Pitte irlandais.

— Comment sais-tu qu'il est irlandais ?

— En tout cas, il en a l'accent. Pour l'instant, je ne connais pas grand-chose aux mythes celtes. Je suppose que toi non plus ?

— Non.

Dana posa les livres.

— Eh bien, il est temps de t'instruire. Je termine dans deux heures et demie. Ensuite, je pourrai te donner un coup de main. Et j'appelle Zoé, si tu veux.

Malory contempla la pile d'ouvrages.

— Bonne idée. Par où dois-je commencer ?

— Prends-en un au hasard. Je vais te chercher un cahier.

Au bout d'une heure, Malory avait la tête sur le point d'exploser. En voyant arriver Zoé, elle retira ses lunettes et frotta ses yeux fatigués.

— Ouf, du renfort.

— Désolée d'avoir été si longue. Je faisais des courses. J'ai acheté à Simon le jeu vidéo dont il rêvait depuis des siècles, je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai eu envie de le gâter un peu, pour une fois. Je n'ai jamais possédé autant d'argent, chuchota-t-elle. Il faut que je sois raisonnable, je sais, mais si on ne peut pas s'amuser un peu, à quoi bon vivre, hein ?

— Tu prêches une convaincue. Passe un peu de temps sur ces bouquins, et tu verras que tu as bien mérité cet argent. Bienvenue dans le monde cinglé des Celtes. Dana doit avoir un autre cahier, si tu veux prendre des notes...

— J'ai apporté le mien.

Zoé tira d'un énorme fourre-tout un cahier épais comme une brique et une boîte de crayons à papier bien taillés.

— On va la trouver, cette clé. Je le sais, déclara-t-elle avec enthousiasme, en ouvrant un livre.

Quand Dana les rejoignit, Malory avait rempli des pages entières de notes, vidé son stylo et emprunté un crayon à Zoé.

— Si nous allions nous installer chez mon frère ? proposa Dana. Il habite au coin de la rue. Comme il travaille, il ne sera pas là pour nous déranger. On aura plus de

place, et vous me ferez un résumé de ce que vous avez découvert jusqu'à présent.

— Volontiers, fit Malory en se levant, tout ankylosée.

— Je ne pourrai rester qu'une petite heure, annonça Zoé. Je veux être à la maison quand Simon rentrera de l'école.

— Alors, allons-y tout de suite, dit Dana.

— Je me demande si on va tirer grand-chose de tous ces bouquins, soupira Malory tandis qu'elles sortaient de la bibliothèque.

Dana mit ses lunettes de soleil, puis les abaissa pour fixer un regard sévère sur Malory.

— On trouve des tas de choses passionnantes, dans les livres.

— Il faudrait aussi réfléchir à l'indice.

— Sans renseignements sur l'histoire que Pitte et Rowena nous ont racontée, nous n'avons aucune base de réflexion, objecta Dana, bibliothécaire jusqu'au bout des ongles.

— Nous avons quatre semaines devant nous, leur rappela Zoé. C'est suffisant pour se documenter. Rowena a dit que les clés étaient par ici. Ce n'est pas comme si nous devons faire le tour du monde.

— Par ici, cela peut signifier Pleasant Valley ou les collines, voire tout l'État de Pennsylvanie, ajouta Malory en secouant la tête à cette perspective. Et même si elles sont toutes proches, elles peuvent se trouver dans un vieux tiroir poussiéreux chez quelqu'un qu'on ne connaît pas, ou au fond d'une rivière, dans un coffre-fort à la banque, sous un rocher...

— Si c'était facile, elles auraient déjà été trouvées, répliqua Zoé. Et la récompense ne s'élèverait pas à trois millions de dollars.

— Arrête d'être rationnelle quand je vitupère.

— Pardon, mais un autre détail me tracasse. Voilà : à supposer que les clés existent et que nous en trouvions une, comment saurons-nous que c'est la première clé, et pas l'une des deux autres ?

— Intéressant, commenta Malory. Étonnant que les deux zozos n’y aient pas songé...

— À mon avis, ils y ont songé, justement. Vous comprenez, nous devons d’abord nous dire que c’est réel...

Dana haussa les épaules.

— Nous avons toutes les trois reçu l’argent promis, et nous marchons chargées d’un tas de bouquins sur la mythologie celte. Pour moi, c’est du réel.

— Donc, en admettant que tout soit réel, Malory ne peut trouver que la première clé. Même si elle tombe sur les deux autres, elle ne les verra pas. Et nous non plus, tant que ce ne sera pas notre tour de chercher.

Dana s’arrêta et jeta un coup d’œil à Zoé.

— Tu crois réellement à ces salades ?

Zoé rougit et haussa les épaules.

— J’aimerais bien. C’est tellement fantastique et... important. Je n’ai jamais rien fait de fantastique ni d’important.

Elle leva les yeux vers l’étroite maison victorienne de deux étages. La façade était bleu-gris, les encadrements des fenêtres écus.

— C’est ton frère qui habite là ? demanda-t-elle à Dana. J’ai toujours adoré cette maison.

— Il la restaure petit à petit. C’est un peu son hobby. Vous allez voir, c’est très... dépouillé.

L’herbe devant la maison était verte et bien tondue, mais cela manquait de fleurs, songea Malory. De couleur et de texture.

Dana sortit une clé et ouvrit la porte.

L’entrée était vide, hormis quelques cartons entassés dans un coin. L’escalier, dont le pilastre était orné d’une tête de griffon, avait une courbe charmante. Le salon était peint d’un chaud vert sombre qui faisait ressortir le parquet couleur miel. Le seul meuble était un canapé énorme, écossais et hideux, qui gâchait le charme de la pièce. Il y avait des cartons dans tous les coins, y compris devant l’adorable petite cheminée.

— Il vient d’emménager, on dirait, commenta Zoé en promenant son regard autour d’elle.

— Oui. Il y a un an et demi ! fit Dana en posant ses livres sur la caisse qui tenait lieu de table basse.

— Cela fait plus d’un an qu’il vit ici, et son seul meuble est cet horrible canapé ? s’étonna Malory.

— Il a tout de même quelques trucs pas trop mal en haut. C’est le premier étage qu’il occupe. Il n’y a sûrement rien à manger, mais si vous avez soif, je devrais dénicher de la bière, du café et du Coca.

— Du Coca Light ? demanda Malory.

— Voyons, c’est un garçon, ironisa Dana.

— Alors, je vais vivre dangereusement et prendre du vrai Coca.

— Moi aussi, merci, dit Zoé.

— Je reviens. Installez-vous. Le canapé est affreux, mais confortable.

— Un si merveilleux espace gâché par un homme capable d’acheter du mobilier aussi laid... se lamenta Malory.

— Tu t’imagines vivre ici ? demanda Zoé. On se croirait dans une maison de poupée. Enfin, dans une grande maison de poupée. Je passerais mon temps à y jouer, à chercher des trésors pour la décorer, à m’occuper de peinture et de tissus d’ameublement...

— Moi aussi, soupira Malory.

Elle observa sa compagne. Bien qu’elle fût simplement vêtue d’un jean et d’une chemise en coton, Zoé était branchée et sensuelle. Dire qu’à l’âge où elle avait eu son bébé, Malory en était encore à chercher sa robe pour le bal de fin d’année du lycée ! Pourtant, elles étaient là toutes les deux, réunies dans une vaste pièce vide, chez un inconnu, à nourrir des pensées identiques.

— C’est étrange, ce qu’on a en commun. Étrange aussi qu’on habite dans une ville relativement petite et qu’on ne se soit jamais rencontrées avant hier soir.

— Chez quel coiffeur vas-tu ?

— Carmine, au centre commercial.

— C'est une bonne adresse. Chez Carly, où je travaillais, les clientes sont des femmes qui veulent la même coiffure tous les mois. Toute leur vie, je crois.

Elle roula ses grands yeux dorés.

— Je comprends que tu ailles ailleurs. Tu as des cheveux superbes. Ton coiffeur t'a déjà suggéré de couper cinq ou six centimètres ?

— Couper ?

Instinctivement, la main de Malory vola vers ses cheveux.

— Juste pour leur retirer un peu de poids. Ta couleur est fabuleuse.

— C'est naturel, répondit Malory. Enfin, presque.

Elle rit et laissa retomber sa main.

— J'ai l'impression que tu regardes mes cheveux comme je regarde cette pièce : en te demandant ce que tu en ferais si tu avais carte blanche.

— Voilà le Coca, et j'ai aussi déniché un paquet de gâteaux, annonça Dana. Alors, où en sommes-nous, pour l'instant ?

— Je n'ai rien trouvé qui mentionne trois filles nées d'un jeune dieu et d'une mortelle.

Malory but une gorgée de Coca à même la canette.

— Mon Dieu, j'avais oublié à quel point c'était sucré ! Je n'ai rien trouvé non plus sur des âmes emprisonnées ni sur des clés. Tout ce qu'il y a dans ces livres, c'est des noms bizarres comme Lug, Rhianna, Anu ou Danu et des récits de batailles.

Elle sortit son cahier et l'ouvrit. Dana jeta un coup d'œil à ses notes et sourit.

— Je parie que tu étais du genre première de la classe, toi.

— Pourquoi ?

— Tu es parfaitement organisée. Regarde, tu as fait un plan ! Et des graphiques. Et même des diagrammes ! ajouta-t-elle en lui prenant le cahier des mains.

Malory éclata de rire et récupéra son cahier.

— Comme je m’apprêtais à le dire avant qu’on ne raille mon remarquable style de recherche méthodique, les dieux celtes meurent. Apparemment, ils ressuscitent, mais on peut tout de même les tuer. Ils habitent sur terre, parmi les mortels, et non dans un lieu supérieur. C’est toute une organisation, tout un protocole.

Dana s’assit en tailleur.

— Rien qui puisse ressembler à une métaphore concernant des clés ?

— Si oui, ça m’a échappé.

— D’après les légendes celtes, les artistes sont des dieux et des guerriers, intervint Zoé. Ou l’inverse. Je veux dire, l’art, la musique, les contes, tout cela a énormément d’importance. Et il existe des déesses mères. La maternité est essentielle. Ainsi que le chiffre trois. On pourrait donc dire qu’il y a Malory l’artiste...

L’espace d’un bref instant, le cœur de Malory se serra.

— Je ne suis pas artiste, je vends des œuvres d’art.

— Quoi qu’il en soit, tu connais l’art, reprit Zoé. Comme Dana connaît les livres. Moi, je connais la maternité.

— Exactement, approuva Dana avec un grand sourire. Et cela nous donne à chacune un rôle dans cette histoire. Rowena a parlé de beauté, de vérité et de courage. Dans le tableau, Malory – appelons les trois sœurs par nos noms pour simplifier – joue d’un instrument : musique, art, donc beauté. Moi, je tiens un parchemin et une plume : livre, connaissance, donc vérité. Et Zoé a une dague et un bébé chien : innocence, protection, donc courage.

— Ce qui signifie ? demanda Malory.

— Nous pouvons supposer que la première clé, la tienne, se trouve dans un endroit qui a un rapport avec l’art et la beauté.

— Parfait. Je la récupérerai tout à l’heure en rentrant à la maison, plaisanta Malory.

Elle remua un livre avec son orteil.

— Et s'ils avaient tout inventé ? Toute l'histoire ?

— Je ne peux pas croire qu'ils aient inventé une fable pareille juste pour qu'on se décarcasse à chercher trois clés imaginaires.

Songeuse, Dana mordit dans un gâteau.

— Quoi que nous puissions penser, eux, ils y croient. Il doit donc bien y avoir un fondement, une origine à cette légende ou à ce mythe qu'ils nous ont raconté hier soir. Et cette origine a forcément été consignée dans un livre.

— Justement... fit Zoé. Celui que je lisais expliquait qu'une grande partie de la mythologie et des légendes celtes n'avait jamais été écrite. Les contes se transmettaient oralement.

— Satanés bardes, grommela Dana. Alors, Pitte et Rowena doivent tenir cette histoire de quelqu'un qui l'a entendue quelque part, et ainsi de suite.

— Il faudrait peut-être qu'on se renseigne sur eux, en fait. Qui sont ces deux énergemènes ? demanda Malory. D'où sont-ils originaires ? Comment peuvent-ils se permettre de telles largesses ? D'où vient leur richesse ?

— Mais oui, tu as raison ! s'écria Dana. J'aurais dû y songer plus tôt. Je connais quelqu'un qui pourra nous aider.

Elle jeta un coup d'œil vers la porte d'entrée, dans laquelle tournait une clé.

— Et comme par hasard, le voilà.

Elles entendirent un claquement, un grattement, puis un juron. La combinaison était juste assez familière pour que Malory se presse les doigts sur les tempes.

— Jésus Marie Joseph...

Au moment où ces mots sortaient de sa bouche, l'immense chien noir fit irruption dans la pièce. Sa queue s'agitait furieusement, sa langue pendait. Dès qu'il aperçut Malory, ses yeux se mirent à briller. Il poussa une série d'aboiements assourdissants et lui sauta dessus.

Flynn vit trois choses quand il se précipita dans le salon à la poursuite de son chien : sa sœur assise par terre en train de rire aux éclats, une jolie brune debout à l'extrémité du canapé qui tentait héroïquement de déloger Moe et, pour son plus grand plaisir, la jeune femme qui avait monopolisé son esprit presque tout l'après-midi, à moitié étouffée par le corps de Moe et ses manifestations d'affection passionnées.

— Assez, Moe ! Couché ! Ça suffit, maintenant !

Il ne s'attendait pas que le chien obéisse. Moe n'en faisait qu'à sa tête – il essayait toujours, du moins. Il n'y avait qu'une solution : pousser l'animal.

Il dut s'allonger. Peut-être s'allongea-t-il un peu plus qu'il n'était nécessaire. Mais elle avait des yeux bleus magnifiques, même s'ils lui lançaient des éclairs.

— Salut. Enchanté de vous revoir.

Elle serra les dents.

— Faites-le partir de là !

— Hé, Moe ! Un gâteau ! cria Dana.

Ce fut efficace. Moe sauta par-dessus la caisse, attrapa au vol le gâteau dans la main tendue de Dana, puis atterrit. La réception aurait pu être gracieuse s'il n'avait dérapé sur le parquet et glissé sur deux ou trois mètres.

— Ça marche toujours, le coup du gâteau, commenta Dana.

Moe vint glisser son museau sous son bras.

— Il est géant, ce chien ! s'exclama Zoé en tendant la main vers Moe, qui la lécha abondamment. Et amical.

— Pathologiquement amical.

Malory brossa les poils noirs que Moe avait laissés sur sa chemise en lin impeccable.

— C'est la deuxième fois aujourd'hui qu'il me saute dessus.

— Il aime les filles, expliqua Flynn en retirant ses lunettes noires, qu'il jeta sur la caisse. Au fait, vous ne m'avez pas dit votre nom.

— Oh, alors, c'est toi, l'imbécile avec son chien, fit Dana. J'aurais dû m'en douter. Je te présente Malory Price. Et Zoé McCourt. Les filles, voici mon frère, Flynn. Vous pouvez le tutoyer.

— Tu es Michael Flynn Hennessy ?

Accroupie pour caresser l'oreille de Moe, Zoé leva les yeux vers Flynn.

— M. F. Hennessy, du *Valley Dispatch* ?

— En chair et en os.

— J'ai lu des tas d'articles de toi, et je ne rate jamais ta chronique. J'ai adoré celle de la semaine dernière, sur le projet de téléski de Lone Ridge et son impact sur l'environnement.

— Merci. Vous êtes en pleine réunion d'un club du livre ? On va servir du thé et des petits gâteaux ?

— Non, mais si tu as une minute, assieds-toi, dit Dana en tapotant le sol. Nous allons tout te raconter.

Mais ce fut sur le canapé, à côté de Malory, que Flynn prit place.

— Malory Price ? De La Galerie, c'est ça ?

— Plus maintenant, répondit-elle avec une grimace.

— J'y suis allé deux ou trois fois, mais manifestement je t'ai ratée. Ce n'est pas moi qui couvre l'art et les spectacles au journal. Je constate à présent mon erreur.

Maintenant qu'il avait ôté ses lunettes, Malory pouvait voir ses yeux. Des yeux du même vert soutenu que les murs, remarqua-t-elle.

— Je doute que La Galerie ait quoi que ce soit qui s'assortisse à ton mobilier.

— Tu n'aimes pas mon canapé, pas vrai ?

— C'est un euphémisme.

— Il est très confortable, intervint Zoé.

Flynn se tourna vers elle et sourit.

— C'est un canapé spécialement conçu pour faire la sieste. On s'allonge, on ferme les yeux, et peu importe à quoi il ressemble. *La Mythologie celte*, lut-il en tournant la tête pour déchiffrer les titres des livres étalés sur la caisse. *Mythes et légendes des Celtes*.

Il prit un volume, le tourna entre ses mains et regarda sa sœur.

— De quoi s'agit-il ?

— Je t'ai raconté que je devais aller à un cocktail à Warrior's Peak, tu te rappelles ?

Le visage de Flynn se durcit soudain.

— Je croyais t'avoir dissuadée d'y aller. Ça me paraissait suspect que personne de ma connaissance n'ait reçu d'invitation.

— Tu crois vraiment que je suis tes conseils ? demanda Dana en prenant son Coca.

— Non.

— Bon. Alors, je vais t'expliquer ce qui s'est passé.

Flynn écouta attentivement son récit détaillé et sortit même un bloc de sa poche arrière pour prendre des notes. Malory remarqua, en s'appliquant à ne pas paraître intéressée, qu'il écrivait en sténo.

— Les trois sœurs de verre, marmonna-t-il en continuant à griffonner.

— Quoi ? s'exclama Malory.

Sans réfléchir, elle lui prit le poignet.

— Tu connais cette histoire ?

— Une version de l'histoire, en tout cas.

Certain à présent d'avoir retenu son attention, il se tourna vers elle. Leurs genoux se touchèrent.

— Ma grand-mère irlandaise m'a raconté des tas d'histoires.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas reconnu celle-ci ? demanda Malory à Dana.

— Dana n'a pas de grand-mère irlandaise.

— En fait, nous sommes demi-frère et demi-sœur, expliqua Dana. Mon père a épousé la mère de Flynn quand j'avais huit ans.

— Ou ma mère a épousé son père quand j'avais onze ans. Question de point de vue.

Il prit dans ses mains une mèche de cheveux de Malory et joua avec jusqu'à ce qu'elle lui tape sur les doigts pour l'écarter.

— Pardon. Cette masse de boucles, c'est tout simplement irrésistible. Bref, ma grand-mère adorait me raconter des histoires quand j'étais petit. Celle-ci ressemble à la légende des trois sœurs de verre. Ce qui n'explique pas pourquoi vous avez été invitées toutes les trois à Warrior's Peak.

— Nous sommes censées retrouver les clés, intervint Zoé en jetant un coup d'œil à sa montre.

— Les clés pour délivrer les âmes des trois sœurs ? Cool, déclara Flynn en étendant les jambes sur la caisse et en les croisant. Il est de mon devoir de vous demander comment et pourquoi.

— Si tu voulais bien m'écouter jusqu'au bout... soupira Dana. Voilà : c'est Malory qui commence. Elle a vingt-huit jours, à partir d'aujourd'hui, pour découvrir la première clé. Une fois qu'elle l'aura trouvée, ce sera au tour de Zoé ou au mien. Puis à la troisième et dernière d'entre nous.

— Où se trouve l'écrin qui renferme les âmes ?

— Je n'en sais rien. Il est sûrement en possession de Pitte et Rowena. Autrement, les clés ne leur serviraient à rien.

— Tu es en train de me dire que tu gobes ça, toi qui es pragmatique au possible ? Et tu vas passer les trois prochains mois à chercher des clés qui ouvriront un écrin en verre magique où sont enfermées les âmes de trois déesses ?

— Demi-déesses, précisa Malory. Et peu importe ce que nous croyons. Il s'agit d'un marché que nous avons conclu.

— Ils nous ont versé vingt-cinq mille dollars d'avance. À chacune.

— Quoi ?

— Et l'argent est déjà sur nos comptes. Nous avons vérifié.

Emportée par le récit, Malory s'oublia et prit un gâteau. Moe vint aussitôt poser sa large tête sur ses genoux.

— Pourrais-tu rappeler ton chien ?

— Pas tant que tu manges des gâteaux. Alors, ces deux personnes que vous ne connaissez pas vous ont donné vingt-cinq mille dollars pour chercher des clés magiques ? Et en cas d'échec ?

— Nous perdrons un an de notre vie.

— Une année chacune, précisa Zoé en consultant de nouveau sa montre.

— Une année ? Quelle année ?

Elle le contempla fixement.

— Eh bien... la dernière, je suppose. À la fin de notre vie.

— Pourquoi pas cette année ? Ou l'année prochaine ? demanda-t-il en se levant. Ou une année déjà écoulée, au point où nous en sommes ?

— Non, cela ne peut pas être une année déjà écoulée, rétorqua Zoé en pâlisant. Cela changerait tout. Imaginez que ce soit l'année où j'ai eu Simon, ou l'année où j'ai été enceinte ? C'est impossible.

— Bien sûr que c'est impossible. Tout est impossible, dans cette histoire.

Il poussa un soupir excédé et regarda sa sœur.

— Tu as perdu la tête, Dana ? Il ne t'est pas venu à l'esprit que si vous ne trouviez pas les clés, ces gens pourraient devenir méchants ? Personne ne donne autant d'argent à des inconnus. Ce qui signifie que vous n'êtes pas des inconnues pour eux. Ils se sont renseignés sur votre compte.

— Tu n'étais pas là hier soir, répliqua Dana. Tu ne les as pas vus. Ils sont excentriques, mais ce ne sont pas des psychopathes.

— D'ailleurs, ils n'ont aucune raison de nous vouloir du mal, intervint Malory.

Flynn pivota vers elle. Son expression n'était plus du tout aimable, à présent, mais franchement agacée.

— Par contre, ils ont des raisons de vous offrir des milliers de dollars ?

— Je dois y aller, dit Zoé d'une voix tremblante, en prenant son sac. Il faut que je rentre retrouver mon fils.

Dana bondit sur ses pieds.

— Félicitations, Flynn, tu peux être fier de toi. Cette pauvre mère célibataire est terrifiée, maintenant.

Elle courut dans le hall pour rattraper Zoé et la reconforter. Flynn enfonça les mains dans ses poches et dévisagea Malory.

— Tu as peur ?

— Non, mais je n'ai pas un fils de neuf ans. Et je ne crois pas que Pitte et Rowena aient l'intention de nous faire du mal. De toute façon, je sais me défendre.

— Pourquoi les femmes disent-elles toujours ça après s'être fourrées dans le pétrin ?

— Parce que, en général, il suffit que les hommes s'en mêlent pour empirer les choses. Je vais chercher cette clé, comme je l'ai promis. Nous la chercherons toutes les trois. Et tu pourrais participer.

Elle le tenait. Il tripota quelques pièces dans sa poche et réfléchit.

— Si vous trouviez les clés, que devrait-il se passer ? demanda-t-il d'une voix plus calme.

— Les âmes seraient libérées. Et nous gagnerions chacune un million de dollars. Oui, je sais, c'est absurde.

— Aussi absurde que de croire que trois déesses sont actuellement en train de dormir dans des lits en cristal derrière le Rideau des rêves.

— Il y a à Warrior's Peak un tableau qui représente les sœurs de verre. Elles nous ressemblent. C'est un travail superbe. Je m'y connais en art, Hennessy, et ce n'est pas une croûte torchée à la va-vite. C'est un véritable chef-d'œuvre. Cela signifie forcément quelque chose.

Le visage de Flynn se fit attentif.

— Qui en est l'auteur ?

— Il n'est pas signé. Du moins, je n'ai pas vu de signature.

— Alors, comment sais-tu que c'est un chef-d'œuvre ?

— Parce que je le sais. C'est mon métier. L'artiste qui l'a peint avait un incroyable talent, un grand amour et un grand respect de son sujet. Ce genre de chose se voit. Et si Pitte et Rowena voulaient nous nuire, pourquoi ne l'ont-ils pas fait hier soir, alors que nous étions là-bas toutes les trois en plein orage ? Dana est restée seule avec eux, avant mon arrivée. Ils auraient très bien pu la pousser depuis le donjon, puis nous infliger le même sort, à moi et à Zoé. Ou nous empoisonner. Mais ils ne l'ont pas fait. Et je vais te dire pourquoi : parce qu'ils croient à tout ce qu'ils nous ont raconté.

— Et cela te suffit, comme explication ? Qui sont ces gens ? D'où sortent-ils ? Pourquoi sont-ils venus ici ?

— Eh bien, découvre-le, au lieu de faire peur aux gens, déclara Dana en revenant dans le salon.

— Comment va Zoé ? s'inquiéta Malory.

— Bien, très bien, maintenant qu'elle s'imagine que son fils va servir de sacrifice humain.

Elle donna un coup de poing dans l'épaule de Flynn.

— Hé, si tu ne voulais pas que je cherche des failles dans votre histoire farfelue, il ne fallait pas venir t'installer

chez moi. Racontez-moi plutôt tout ce que vous savez sur cette Rowena et ce Pitte.

Il prit encore des notes et parvint à s'abstenir de tout nouveau commentaire cinglant.

— L'une de vous a-t-elle conservé l'invitation ?

Malory sortit la sienne de son sac et la lui donna.

— Je vais voir ce que je peux dénicher.

— L'histoire de ta grand-mère disait-elle où se trouvaient les clés ?

— Non, elle précisait simplement qu'elles étaient inaccessibles aux dieux. Ce qui laisse un sacré champ d'investigations.

Une fois Malory partie, Flynn emmena Dana dans la cuisine.

— Vas-tu enfin te décider à refaire cette triste pièce ? soupira Dana. C'est absolument hideux.

— Ça viendra, ma belle. En son temps.

Il sortit une bière du réfrigérateur et regarda sa sœur d'un œil interrogateur.

— Je veux bien, oui, acquiesça Dana.

Flynn ouvrit deux canettes et déclara :

— Et maintenant, dis-moi tout ce que tu sais sur la très sexy Malory Price aux beaux yeux bleus.

— Je ne la connais que depuis hier soir !

— Peut-être, mais les femmes devinent des tas de choses sur les autres femmes. Plus une femme en aime ou en déteste une autre, plus elle en sait sur elle. Diverses études scientifiques l'ont prouvé. Réponds, sinon pas de bière.

Dana n'avait pas particulièrement eu envie de bière, jusqu'à ce qu'il s'en serve comme élément de chantage.

— Pourquoi t'intéresses-tu à elle ? Pourquoi pas à Zoé ?

— L'intérêt que je porte à Zoé est plus platonique. Et je ne peux pas me lancer dans l'aventure folle et passionnée que j'envisage avec Malory si je ne connais pas tous ses secrets et ses désirs.

— Tu m'écœures, Flynn.

Il porta une canette à ses lèvres et but une longue gorgée de bière, tout en tenant l'autre canette hors de portée de Dana.

Elle haussa les épaules.

— Je ne suis pas comme ton stupide chien qui vient quémander des gâteaux. Je vais te dire ce que je sais sur Malory uniquement pour avoir le plaisir de me moquer de toi quand elle te rembarrera. Je l'aime bien, ajouta-t-elle. Je la crois intelligente, ambitieuse, large d'esprit sans être naïve. Elle vient de se faire virer de La Galerie parce qu'elle s'est disputée avec la nouvelle femme du propriétaire, qu'elle a traitée de bimbo. Cela prouve qu'elle manque de tact et de diplomatie, mais que, au moins, elle est franche. Elle aime les belles fringues et sait les porter. Elle dépense trop pour s'habiller, d'où l'intérêt pour elle de cette manne providentielle. Elle n'a pas de petit ami en ce moment et aimerait lancer sa propre galerie d'art.

Flynn but encore une longue gorgée et commenta :

— Alors, comme ça, elle est libre. Et elle a du cran. Elle a osé se rendre seule en voiture dans la maison la plus effrayante de tout l'ouest de la Pennsylvanie.

— Moi aussi.

— Je ne peux pas avoir une aventure folle et passionnée avec toi, ma belle. Ça ne se fait pas.

— Flynn ! Tu es vraiment ignoble, tu sais !

Mais elle sourit lorsqu'il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Si tu t'installais ici deux ou trois semaines ?

Elle fronça les sourcils.

— Arrête de me mater, Flynn.

— Impossible.

— Je n'ai déjà pas voulu vivre ici à l'époque où j'étais dans la dèche. Pourquoi le ferais-je maintenant que je suis pleine aux as ? Tu sais bien que j'aime mon indépendance. Toi aussi, d'ailleurs. Donc, tout va pour le mieux. Ne t'en

fais pas, les esprits de Warrior's Peak ne viendront pas m'embêter pendant la nuit.

— S'ils étaient des esprits, je m'inquiéteraï moins. Enfin, comme tu voudras. Et si tu disais à ta nouvelle copine Malory quel type extraordinaire je suis ? Fin, sensible, exalté...

— Tu me demandes de lui mentir ?

— Dana, tu es méchante, déclara-t-il en avalant une nouvelle gorgée de bière. Et totalement injuste.

Une fois seul, Flynn monta au premier étage et s'installa dans son cabinet. Il préférait ce terme à celui de bureau, auquel était nécessairement associé le concept de travail. Dans un cabinet, on pouvait lire, se reposer, fixer un point en méditant longuement. On pouvait également y travailler, certes, mais ce n'était pas un impératif.

Il avait équipé la pièce d'un bureau massif et de deux larges et profonds fauteuils en cuir. Des armoires renfermaient divers dossiers, et un mur entier était tapissé de reproductions encadrées de pin-up des années quarante et cinquante.

Quand tout le reste dans sa vie partait à vau-l'eau, il aimait s'installer confortablement ici, les étudier et passer une heure de solitude agréable.

Il alluma son ordinateur, trébucha sur Moe, qui s'était déjà affalé sur le plancher, et sortit une deuxième bière du miniréfrigérateur dissimulé sous le bureau.

Puis il s'assit, fit rouler ses épaules et sa tête tel un boxeur avant un combat et se lança sur Internet. S'il existait quoi que ce soit dans le cyberspace au sujet des résidents de Warrior's Peak, il le découvrirait.

Comme toujours, il fut vite captivé par le chant des sirènes de l'information. Sa bière tiédit, une heure s'écoula, puis deux, puis trois, avant que Moe ne donne un bon coup d'épaule à la chaise de Flynn, qui glissa sur ses roulettes jusqu'au milieu de la pièce.

— Arrête, Moe ! Je déteste ça, tu le sais très bien. Laisse-moi encore cinq minutes.

Mais Moe connaissait la rengaine, et il protesta en posant ses massives pattes avant et une bonne partie de son poids sur les cuisses de son maître.

— D'accord, d'accord, on va se promener. Et si par hasard on se retrouve devant la porte d'une certaine blonde, on n'aura qu'à sonner, histoire d'échanger des infos. Et si ça foire, on prendra une pizza au retour. Comme ça, on ne rentrera pas complètement bredouilles.

Le mot « pizza » avait propulsé Moe dans l'escalier. Avant même que Flynn n'arrive en bas, le chien était déjà à la porte d'entrée, sa laisse entre les dents.

Il faisait un temps idéal pour se promener. La soirée était calme et douce, la brise parfumée, la petite ville baignée du soleil de cette fin d'été. Dans ces moments-là, Flynn était heureux de ne pas être parti travailler dans le journal d'une grande ville et d'avoir pris la suite de sa mère au *Dispatch*. Beaucoup de ses amis journalistes avaient fait le grand saut, et la femme qu'il avait cru aimer lui avait préféré New York.

À moins qu'il n'eût préféré Pleasant Valley à cette femme.

Question de point de vue, là encore.

Certes, les nouvelles ici n'avaient pas l'envergure ni le mordant de celles de Philadelphie ou de New York, mais elles ne manquaient pas. Et les événements qui se produisaient à Pleasant Valley n'étaient pas plus dérisoires ni plus frivoles qu'ailleurs.

Justement, il venait de flairer une histoire qui s'annonçait plus énorme et plus croustillante que tout ce que le *Dispatch* avait publié depuis soixante-huit ans que ses rotatives avaient commencé à tourner.

S'il pouvait aider trois filles, notamment sa sœur qu'il aimait beaucoup, et flirter avec une blonde extrêmement séduisante, tout en mettant au jour une grosse escroquerie...

— Fais-lui du charme, ordonna-t-il à Moe, tandis qu'ils approchaient de l'immeuble en brique dans lequel il avait regardé Malory rentrer ce matin-là. Si tu lui sautes dessus tout de suite, nous n'avons aucune chance.

Flynn enroula la laisse deux fois autour de son poignet avant d'entrer dans le bâtiment de douze étages. Par chance, Mlle Price habitait au rez-de-chaussée. Or les appartements du rez-de-chaussée jouissaient de petits patios. Cela lui laissait la possibilité de soudoyer Moe avec le gâteau qu'il avait emporté afin de le faire sortir.

Malory ouvrit, jeta un coup d'œil au chien et à son maître et poussa un soupir.

— Mon Dieu, c'est une plaisanterie !

— Je peux le mettre dehors, dans le patio, dit vivement Flynn. Mais il faut qu'on discute.

— Il va saccager toutes mes fleurs.

— Moe ne saccage jamais rien, mentit Flynn. J'ai un... Je ne peux pas dire le mot qui commence par G, sinon il va s'exciter. Mais j'en ai un dans ma poche. Je vais juste emmener Moe dehors, tranquillement.

— Je ne... commença Malory.

Le museau de Moe fila droit vers son entrejambe. Instinctivement, elle recula. C'était exactement l'invitation qu'attendait Moe, qui s'engouffra dans l'appartement et piétina le tapis persan ancien, sa queue meurtrière manquant de peu le vase art déco rempli de lys.

Terrifiée, Malory courut ouvrir la porte du patio.

— Dehors ! Sors d'ici immédiatement !

Cette injonction était familière à Moe, mais il n'était guère d'accord, étant donné qu'il venait de découvrir tant de choses nouvelles et merveilleuses. Il se contenta de poser son large postérieur par terre et d'attendre.

La dignité n'étant plus à l'ordre du jour, Flynn agrippa le collier de Moe des deux mains et le traîna jusqu'au patio. Puis, hors d'haleine, il attacha la laisse à un tronc d'arbre.

Et tandis que Moe se mettait à hurler, il se laissa tomber à genoux devant lui.

— C'est ça, ton numéro de charme ? Tu n'as donc aucun amour-propre ? Aucune solidarité masculine ? Comment puis-je espérer mettre la main sur cette femme si elle nous déteste ? Reste couché, fais-toi oublier, et le monde t'appartiendra. À commencer par ça, ajouta-t-il en sortant le gâteau.

Moe se tut aussitôt et agita la queue.

— Si tu fais tout foirer, la prochaine fois, je te laisse à la maison.

Flynn se releva et adressa un sourire qu'il espérait décontracté à Malory, qui, l'air méfiant, se tenait de l'autre côté de la porte.

Lorsqu'elle la rouvrit et le fit entrer, il prit cela pour une grande victoire.

— Tu as essayé les écoles de dressage ? demanda-t-elle.

— Euh... oui, mais il s'est produit un petit incident. Nous n'aimons pas trop revenir dessus. C'est chouette, chez toi.

« C'était élégant, songea-t-il, et féminin » – féminin non parce que l'appartement était surchargé de fanfreluches, mais parce que tout y était audacieux, unique et fascinant.

Les murs d'un rose grisé mais soutenu constituaient une toile de fond idéale pour les tableaux. Visiblement, Malory aimait les antiquités, ou des reproductions qui ressemblaient suffisamment à l'authentique pour que l'on se méprenne.

Et tout était absolument impeccable.

L'appartement respirait la féminité et le raffinement – à l'image de sa propriétaire, supposait-il. Il discerna un fond sonore. Annie Lennox, reconnut-il, qui roucoulait en douceur dans les enceintes.

Il s'approcha d'une toile, le portrait d'une femme qui sortait d'une piscine bleu marine. L'ensemble dégageait une impression de vitesse, de sensualité, de puissance.

— Cette femme est magnifique. Vit-elle dans la mer ou sur terre ?

Malory haussa les sourcils. Au moins, il avait posé une question intelligente.

— Je crois qu'elle n'a pas encore choisi, répondit-elle en étudiant Flynn.

Bizarrement, il lui paraissait plus viril chez elle que sur le trottoir ou dans les vastes pièces dépouillées de sa maison.

— Pourquoi es-tu venu ?

— Eh bien, pour commencer, parce que j'avais envie de te revoir. Tu es vraiment très jolie.

Il enfonça les pouces dans ses poches et la dévisagea.

— Peut-être ce motif te semble-t-il futile, mais moi, je le trouve simplement... élémentaire. Si les gens n'aimaient pas regarder de jolies choses, l'art n'existerait pas.

— Ça t'a pris longtemps pour arriver à cette conclusion ?

Il lui adressa un grand sourire.

— Pas du tout. Je suis très vif d'esprit. Tu as déjà dîné ?

— Non, mais j'ai des projets. Pour quelle autre raison es-tu venu ?

— Débarrassons-nous d'abord de la question numéro un. Tu n'as pas encore de projets pour demain soir, n'est-ce pas ? Veux-tu dîner avec moi ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Parce que je t'agace ? Ou parce que je ne t'intéresse pas ?

— Tu es assez agaçant, il faut l'admettre.

Le regard vert de Flynn pétilla.

— Dès qu'on me connaît un peu, je cesse de l'être. Tu peux poser la question à n'importe qui.

Malory le croyait. Mais quelque chose lui disait que ce garçon devait être une source d'ennuis. De toute façon, malgré son charme, Flynn Hennessy n'était absolument pas son genre.

— J'ai assez de soucis en ce moment sans sortir en plus avec un homme qui a un goût déplorable en matière d'ameublement et des goûts douteux en matière d'animaux de compagnie.

Elle jeta un coup d'œil vers le patio et ne put s'empêcher de rire en voyant l'affreuse tête de Moe appuyée avec espoir contre la vitre.

— Tu ne détestes pas réellement les chiens.

— Bien sûr que je ne déteste pas réellement les chiens. Mais je ne suis pas sûre que cet animal soit un chien.

— Les gens de la SPA m'ont juré que si.

L'expression de Malory s'adoucit.

— Tu l'as eu à la SPA ?

Tiens donc, une entaille dans la carapace de la froide Malory. « Bien joué », songea Flynn en s'approchant d'elle pour qu'ils puissent observer Moe ensemble.

— Il était beaucoup plus petit, à l'époque. J'y étais allé pour écrire un papier sur la SPA, et Moe s'est approché de moi en se dandinant et en me regardant avec l'air de dire : « Ah, je t'attendais. On rentre à la maison ? » J'ai craqué.

Elle sourit, puis remarqua qu'ils étaient trop proches et recula.

— J'ai commencé à me renseigner sur vos lascars, reprit Flynn. Liam Pitte. Rowena O'Meara. Du moins, ce sont les noms qu'ils utilisent.

— Pourquoi ne seraient-ce pas leurs vrais noms ?

— Parce que, malgré mon talent et mes compétences hors pair, je n'ai rien trouvé sous ces identités qui colle aux propriétaires de Warrior's Peak. Ni numéros de sécurité sociale, de passeports ou de permis de conduire, ni licence d'aucune sorte accordée à cette mystérieuse société Triad. Pour l'instant, c'est comme si ces deux illuminés avaient surgi du néant.

— J'aimerais en savoir plus sur l'histoire des sœurs de verre. Plus je connaîtrai de détails, plus j'aurai de chances de trouver la clé.

— Je vais appeler ma grand-mère pour qu'elle me raconte toute la légende. Je te dirai ce que j'ai appris demain soir au dîner.

Malory le regarda, puis observa de nouveau le chien. Flynn proposait de l'aider, et elle n'avait que quatre semaines devant elle. Sur le plan personnel, elle ferait en sorte que leur relation reste simple. Amicale, mais simple.

— Ce sera une table pour deux ou pour trois ? demanda-t-elle en désignant Moe du menton.

— Deux.

— D'accord. Passe me chercher à 19 heures.

— Formidable.

— Et tu peux sortir par là, ajouta-t-elle en montrant la porte du patio.

Elle le regarda détacher Moe et vaciller sous le poids du chien qui bondissait avec enthousiasme pour lui lécher le visage. Elle attendit qu'ils aient disparu pour pouffer.

5

La minuscule maison de Zoé se dressait sur un étroit rectangle de gazon. Elle avait été repeinte d'un jaune joyeux, et les encadrements des fenêtres étaient soulignés de blanc. Un parterre de fleurs jetait ses notes colorées de chaque côté de la porte d'entrée.

Dans le jardinet, un jeune garçon lançait une balle haut dans les airs et courait à toute vitesse pour la rattraper. Il ressemblait tellement à sa mère, avec ses cheveux noirs, ses yeux frangés de longs cils et son visage de lutin, que c'en était surnaturel.

En apercevant Malory, il se redressa, les jambes écartées. Il avait l'air méfiant et vaguement arrogant de l'enfant à qui l'on avait rabâché de « ne pas parler aux inconnus », mais qui s'estimait assez vieux et assez malin pour gérer seul ce genre de situation.

— Tu dois être Simon. Je m'appelle Malory Price, je suis une amie de ta mère.

Elle continua à sourire tandis qu'il l'examinait tout en caressant sa balle, et elle regretta de ne rien connaître au base-ball, ce jeu où des tas de joueurs lancent, frappent et essaient de rattraper une balle en courant autour d'un terrain.

— Elle est à l'intérieur. Je vais la chercher.

Aller la chercher consista pour lui à se camper devant la porte d'entrée et à crier :

— Maman ! Il y a une dame dehors qui te demande.

Un instant plus tard, Zoé apparut, un torchon à la main. Malgré son short trop grand, sa vieille chemise et ses pieds nus, elle restait séduisante et sensuelle.

— Oh, Malory ! s'écria-t-elle en refermant prestement un bouton de sa chemise. Je ne m'attendais pas...

— Si je tombe mal, je peux...

— Non, non, pas du tout. Simon, voici Mlle Price, une des dames avec qui je vais travailler pendant quelque temps.

— OK. Salut. Maman, je peux aller chez Scott, maintenant ?

— Oui. Tu veux goûter avant de partir ?

— Non.

Devant la grimace de sa mère, il sourit, déployant soudain un charme irrésistible.

— Je veux dire, non merci.

— Vas-y, alors. Amuse-toi bien.

— Salut !

Il se mit à courir.

— Simon ! appela Zoé sur un ton que les mères, supposa Malory, devaient acquérir *via* des transformations hormonales au cours de la grossesse.

L'enfant s'arrêta brusquement et roula les yeux, mais en veillant à ce que Zoé ne voie rien. Puis il adressa un petit sourire aimable à Malory et dit :

— Content de vous avoir rencontrée, et tout ça.

— Moi aussi, Simon, et tout ça.

Il détala alors, tel un prisonnier enfin libéré.

— Il est beau comme un dieu.

Le visage de Zoé s'éclaira.

— C'est aussi mon avis. Parfois, quand il joue dehors, je me mets à la fenêtre pour le regarder à la dérobee. Il représente tout mon univers.

— Je comprends. Et maintenant, tu crains que notre aventure ne lui fasse du tort, d'une façon ou d'une autre.

— M'inquiéter pour Simon, c'est pratiquement mon métier. Mais pardon, entre, je t'en prie. Avant, je passais tous mes samedis au salon, et j'avais envie de profiter de celui-ci pour faire un peu de ménage.

— Ta maison est charmante, déclara Malory en entrant et en promenant son regard autour d'elle. Absolument adorable.

— Merci.

Zoé était contente d'avoir eu le temps de regonfler les coussins dans leurs housses d'un bleu éclatant, sur le canapé. Sur la vieille table basse qu'elle avait trouvée aux puces, trois bouteilles contenaient chacune une marguerite cueillie dans son propre jardin. Et elle venait d'aspirer le tapis qu'avait tissé sa grand-mère quand elle était petite.

— C'est joli, commenta Malory en s'approchant du mur, sur lequel étaient accrochées des photos encadrées de lieux exotiques.

— Ce sont juste des cartes postales sur lesquelles j'ai passé un vernis mat et que j'ai encadrées. Je demande toujours à mes clientes qui partent en voyage de m'envoyer une carte postale.

— C'est une merveilleuse idée. Et la disposition des cadres est ingénieuse.

— J'aime bien retaper de vieux objets, tu sais, trouver des articles dans des vide-greniers ou aux puces et les restaurer. Ça les rend vraiment personnels, et ça ne coûte pas cher. Tu veux boire quelque chose ?

— Volontiers, si je ne te retarde pas.

— Non. Ça fait une éternité que je n'ai pas eu de samedi libre, dit Zoé en souriant. Je suis contente d'être à la maison et d'avoir de la compagnie.

Malory accompagna Zoé à la cuisine et s'appuya contre le montant de la porte.

— C'est toi qui as planté les fleurs, devant ?

— Simon m'a aidée. Je n'ai aucun soda, je suis désolée. Il reste du citron pressé. Ça te va ?

— Parfait.

Elle avait visiblement dérangé Zoé en plein ménage, mais la cuisine dégagait le même charme décontracté que le séjour.

— J'adore ça, dit-elle en passant un doigt sur un placard peint en vert anis et patiné. Ça illustre parfaitement ce qu'on peut faire avec de l'imagination, du goût et du temps.

— C'est un beau compliment, venant d'une spécialiste de l'art comme toi, fit Zoé en sortant un pichet du réfrigérateur. Je voulais avoir de jolies choses tout en créant un endroit où Simon pourrait courir et se sentir à l'aise. Et cette maison a juste la dimension qu'il nous faut. Je n'ai que faire de millions de dollars.

Elle posa deux verres sur le plan de travail et secoua la tête.

— Mon Dieu, quelle remarque stupide ! Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas besoin d'un million. J'aimerais juste ne pas avoir à me tracasser pour l'argent. Je me suis lancée dans cette équipée parce que ça m'a paru intéressant, et parce que ces vingt-cinq mille dollars me sont tombés dessus comme un miracle.

— Et parce que cette soirée à Warrior's Peak, était fascinante et théâtrale, non ? Nous avons l'impression d'être les héroïnes d'un film.

— Exactement, approuva Zoé en riant. Je me suis un peu emballée, mais à aucun moment je n'ai envisagé que nous courions un risque. Jusqu'à hier.

— Rien ne dit que nous sommes en danger. Mais si tu veux te désister, je comprendrai.

— J'y ai réfléchi. L'un des avantages du ménage, c'est que ça laisse le temps de méditer. Tu veux emporter les verres dehors, derrière la maison ? On y sera au calme pour discuter.

Elles sortirent. C'était un petit coin charmant, une cour bien ordonnée avec deux fauteuils peints du même jaune ensoleillé que la maison, à l'ombre d'un grand érable.

Quand elles furent installées, Zoé reprit :

— Si Pitte et Rowena sont des cinglés qui nous ont prises pour cibles, nous ne pouvons pas nous désister, car, de toute façon, nous ne leur échapperons pas. Et dans ce cas, essayer de trouver les clés semble la solution la plus rationnelle. Et s'ils ne sont pas fous, alors nous avons une promesse à tenir.

— J'en étais arrivée exactement aux mêmes conclusions. Je dîne avec Flynn ce soir, il doit me dire ce qu'il a pu apprendre sur la légende des sœurs de verre.

— Tu dînes avec Flynn ?

— Apparemment, fit Malory en fronçant les sourcils. Il n'avait pas quitté mon appartement depuis cinq minutes que je me demandais comment il avait fait pour m'emboîter si vite.

— Je le trouve canon, moi.

— N'importe quel mec aurait l'air canon, à côté de ce gros chien immonde.

— Et il flirtait à mort avec toi.

— J'ai remarqué, oui. Mais je n'ai pas le temps de flirter, dans les semaines qui viennent, si je veux trouver la première clé.

— Tout de même, ce n'est pas désagréable de flirter avec un beau gosse, si j'en crois mes lointains souvenirs, soupira Zoé en se carrant dans son fauteuil et en remuant ses orteils aux ongles couleur coquelicot.

— Tes lointains souvenirs ? Tu plaisantes ? Tu dois te faire draguer constamment !

Surprise, Malory se tourna vers le visage sexy et mutin de Zoé.

— Possible, mais dès que j'annonce que j'ai un fils, il n'y a plus personne. Et moi, les aventures sans lendemain, ça ne m'intéresse pas. J'ai déjà donné.

Elle poussa un nouveau soupir et se redressa.

— En tout cas, j'ai l'intention de démarrer ma petite affaire, et je vais me mettre en quête d'un endroit à louer que je pourrais aménager en salon.

— Si tu trouves quelque chose, regarde s'il n'y a pas aussi une jolie vitrine pour moi et ma galerie d'objets d'art. À moins qu'on ne s'associe carrément ? L'art et la beauté, deux en un, faites toutes vos courses d'un coup.

Elle s'esclaffa.

— Bon, il faut que je te laisse, je vais passer voir Dana. Tu veux bien qu'on se réunisse toutes les trois la semaine prochaine ?

— Bonne idée.

— Je te rappelle.

De retour chez elle, Malory analysa point par point l'indice qu'elle avait reçu. Elle y chercha des métaphores, des significations cachées et des doubles sens, puis elle l'envisagea de nouveau dans son intégralité.

« Une déesse qui chante... » Les clés étaient censées libérer des âmes emprisonnées. Ne s'agissait-il pas là d'une référence religieuse ?

Elle passa le reste de la journée à se rendre dans tous les lieux de culte de la ville et des alentours. Elle revint bredouille, mais avec le sentiment d'avoir fait quelque chose de positif de sa journée.

Elle s'habilla pour le dîner, sobrement, d'un petit haut noir sans manches, d'un pantalon noir et d'une veste framboise.

À 19 heures pile, elle enfila ses sandales à talons hauts et s'appêta à attendre. D'ordinaire, elle était la seule à être ponctuelle. Ce fut donc une agréable surprise d'entendre Flynn frapper au moment où elle vérifiait le contenu de son sac.

— Quelle ponctualité ! remarqua-t-elle en ouvrant la porte.

— À vrai dire, j'avais même dix minutes d'avance, mais je ne voulais pas paraître trop impatient.

Il lui tendit un petit bouquet de roses assorties à sa veste.

— Tu es éblouissante.

— Merci.

Elle l'observa à la dérobée en humant le parfum des roses. Zoé avait raison, songea-t-elle. Il était vraiment canon. Même sans chien en guise de faire-valoir.

— Je vais mettre les fleurs dans l'eau. C'est très gentil de ta part.

— Je trouve aussi. Moe penchait plutôt pour des bonbons, mais j'ai tenu bon.

Elle s'immobilisa.

— Il est là, dehors ?

— Non, non, rassure-toi.

— Tu veux boire quelque chose avant de partir ? demanda-t-elle en disposant les roses dans un vase en verre transparent.

— Ça dépend. Peux-tu marcher un kilomètre avec un verre dans le nez et ces talons, ou préfères-tu y aller en voiture ?

— Je peux faire dix kilomètres en talons hauts. Je suis une femme professionnelle.

— Ça, c'est incontestable. Et j'aimerais bien faire ce que j'ai envie de faire depuis que Moe t'a sauté dessus.

Il s'avança, et le cerveau de Malory cessa de fonctionner. Il fit remonter ses mains le long de son buste jusqu'à sa gorge, puis encadra son visage.

Tout se passa très lentement, en douceur. Sa bouche se posa tranquillement sur celle de Malory, qui, sans savoir comment, se retrouva plaquée entre le mur et le corps souple de Flynn. Comme hypnotisée, elle agrippa ses hanches et lui rendit son baiser sans le moindre murmure de protestation.

Il passa les doigts dans ses cheveux, lui mordilla la lèvre inférieure. Elle retint son souffle, et leur baiser devint torride.

Elle parvint à surprendre le faible écho d'une sonnette d'alarme dans sa tête, mais son corps resta collé au sien.

— Mmm... arrête, murmura-t-elle.

— D'accord. Dans une minute.

Il lui fallait encore une minute de sa personne, de son goût, de sa douceur. C'était encore plus exquis qu'il ne l'avait imaginé, et Dieu sait si son imagination avait cavale, pendant la nuit.

Cette fille dégageait un parfum d'érotisme et de sensualité irrésistible. Et ses cheveux étaient si soyeux, ses hanches si merveilleuses...

Il frotta une dernière fois ses lèvres contre les siennes, puis s'écarta. Elle le contempla de ses grands yeux bleus.

— Peut-être...

Elle prit une inspiration pour affermir sa voix.

— Peut-être qu'on pourrait y aller à pied dès maintenant.

— Bien sûr.

Il lui tendit la main, mais, à son grand amusement, elle l'ignora et le contourna pour aller prendre son sac.

— Je me suis dit qu'en t'embrassant tout de suite, je n'y penserais pas pendant le dîner et je ne risquerais pas de perdre le fil de la conversation.

Il lui ouvrit la porte d'entrée.

— Le problème, c'est que maintenant que je t'ai embrassée, je vais probablement passer la soirée à rêver de recommencer et perdre quand même le fil de la conversation. Alors, si tu constates que mon esprit s'égare, tu sauras pourquoi.

— C'est bon, j'ai compris ton petit manège, répliqua-t-elle. Tu dis ça pour que moi, je pense toute la soirée à t'embrasser. Non ?

— Tu es douée. Si tu es aussi clairvoyante avec les hommes dévergondés, ce sera un jeu d'enfant pour toi de résoudre l'énigme de la clé.

— J'ai davantage d'expérience dans le premier domaine que dans le second, hélas.

— Tiens donc, dit-il en lui prenant la main et en souriant de son regard en coin. Va savoir pourquoi, je trouve cela très excitant. Si je remplis consciencieusement ton verre pendant le dîner, tu me raconteras ta vie sentimentale ?

— Commence par m'offrir un martini. Ensuite, on verra.

Flynn avait choisi l'un des plus jolis restaurants de la ville et réservé une table sur la terrasse, à l'arrière, avec vue sur les montagnes.

Quand son martini arriva, Malory avait recouvert sa sérénité.

— J'aimerais bien qu'on discute de la clé. Si je constate que ton attention se relâche, je te donnerai un coup de pied sous la table.

— C'est noté. Laisse-moi juste dire une chose d'abord.

— Je t'écoute.

Il se pencha vers elle et respira un grand coup.

— Tu sens divinement bon.

Elle se pencha à son tour.

— Je sais. Et maintenant, veux-tu que je te dise ce que j'ai fait aujourd'hui ?

Elle attendit une seconde, puis lui donna un léger coup de pied dans le tibia.

— Hein ? Pardon. Oui.

Malory but une gorgée de martini pour masquer son sourire.

— Je suis d'abord passée chez Zoé.

Elle lui raconta leur conversation.

— C'est elle qui vit dans la petite maison jaune ? fit Flynn. La façade était d'un marron atroce, avant. Elle l'a drôlement bien restaurée. J'ai vu un gamin dans le jardin, maintenant que j'y pense.

— C'est son fils, Simon. Son portrait craché.

— Bien sûr. Si j'avais pu arracher mes yeux de toi pendant deux minutes, j'aurais fait le rapprochement dès que j'ai vu Zoé.

Malory fit une petite moue, flattée malgré elle.

— Tu es très habile, hein ? Tu as toujours le mot qu'il faut au bon moment...

— Eh oui. C'est un don.

— Ensuite, je suis allée voir Dana à son travail. Elle croulait sous les livres et broyait du noir.

— Deux de ses occupations préférées.

— Elle n’a pas pu retrouver le récit des sœurs de verre pour l’instant, mais elle continue à chercher.

Malory lui expliqua ensuite pourquoi elle avait fait la tournée des églises et des temples dans un rayon de trente-cinq kilomètres.

— Je ne m’attendais certes pas à trouver la clé posée sur un autel, mais j’espérais confusément découvrir le symbole d’une clé dans une sculpture ou un vitrail, par exemple... Mais j’ai fait chou blanc.

— C’était néanmoins une bonne idée. Et moi, veux-tu savoir à quoi j’ai occupé ma journée ?

— Oui.

Il attendit qu’on apporte leurs plats, puis étudia son poisson et le steak de Malory.

— Tu as quelque chose contre le fait de partager ?

— Pas grand-chose, non.

Ils échangèrent la moitié du contenu de leurs assiettes respectives.

— Tu sais, ça pourrait devenir sérieux, toi et moi. Beaucoup de gens détestent faire moitié-moitié. C’est stupide, non ? Après tout, il ne s’agit que de nourriture. C’est fait pour être mangé. Quelle importance que ce soit passé d’abord dans l’assiette de quelqu’un d’autre ?

— C’est un élément intéressant à prendre en compte dans une éventuelle relation, en effet. Alors, raconte-moi ta journée.

— J’ai parlé de la légende à ma grand-mère, qui m’a raconté des détails que j’avais plus ou moins oubliés. D’abord, tout le monde n’a pas apprécié que le dieu-roi ait choisi pour reine une simple mortelle. On pouvait s’amuser avec les mortels, mais pas les emmener de l’autre côté du Rideau du pouvoir, également appelé Rideau des rêves. Or

c'est ce que le jeune roi a fait. À cause de cela, certains dieux ont rompu avec lui et ont promulgué leur propre loi.

— C'est de la politique.

— Exact. Quoi qu'il en soit, les filles étaient adorées de leurs parents et de tous ceux qui étaient restés loyaux au roi et à sa femme. Elles étaient toutes les trois très belles, bien sûr, et chacune d'elles avait un talent particulier. L'une était artiste, l'autre barde, la troisième guerrière. Elles grandirent dans le royaume, instruites par une jeune déesse de la magie et gardées par le dieu guerrier le plus fidèle du roi. Elles devaient se trouver constamment soit en présence de leur préceptrice, soit en présence du gardien, afin de rester à l'abri des complots fomentés contre elles.

— Dans le tableau, il y avait deux personnages, un homme et une femme, à l'arrière-plan. Ils semblaient s'étreindre.

— Cela coïncide avec la suite. Les conseillers du roi proposèrent que les filles épousent trois dieux de l'autre camp, afin de redonner une unité au royaume en proie aux guerres et aux intrigues. Mais le roi autoproclamé de la faction adverse ne tenait nullement à renoncer à son trône. Le pouvoir l'avait corrompu, et le désir de dominer entièrement le monde des dieux, ainsi que celui des mortels, le consumait. Il voulait tuer les filles du roi, mais savait qu'alors, même ses partisans les plus ardents se retourneraient contre lui. Il conçut donc un plan, et les deux dieux chargés de veiller sur les filles du roi l'aidèrent malgré eux à le mettre à exécution en tombant amoureux l'un de l'autre.

— Ils ont trahi les sœurs ?

— Involontairement, oui. En se contemplant l'un l'autre au lieu de garder les filles, répondit Flynn en remplissant leurs verres. Un jour, alors qu'elles se trouvaient sans protection, le sort put être jeté.

— Leurs âmes furent volées.

— Pire. Tu comptes terminer ton steak ?

Malory baissa les yeux vers son assiette.

— Non. Tu le veux ?

— Pour Moe. Si je rentre les mains vides, il va me faire la tête.

Il demanda au serveur de lui emballer les restes et sourit à sa compagne.

— Un dessert ?

— Non, juste un café, s'il te plaît. Raconte-moi la suite.

— Deux cafés, une crème brûlée et deux petites cuillères. On ne peut pas résister à la crème brûlée, ajouta-t-il, avant de se pencher en avant pour poursuivre son récit. Le méchant roi, un sorcier, était très intelligent. Assassiner des innocents, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Pour lui, si une mortelle était digne d'être reine, si trois demi-mortelles étaient dignes de figurer parmi les immortels, les mortels n'avaient qu'à le prouver. C'est pourquoi seuls des mortels peuvent rompre le sortilège. Et en attendant, les trois filles du roi dorment paisiblement. Si des femmes mortelles représentant chacune une sœur trouvent les trois clés, alors l'écrin des âmes sera ouvert, les âmes des filles libérées et les royaumes réunis.

— Et si elles échouent ?

— La version la plus classique, d'après ma grand-mère, veut que le méchant roi impose une limite dans le temps : trois mille ans, soit un millénaire pour chaque fille. Si les clés ne sont pas retrouvées et que l'écrin reste fermé au bout de ce délai, ce sera lui qui régnera sur le monde des dieux et des mortels.

— Je n'ai jamais compris comment on pouvait avoir envie de régner sur le monde. Rien que de penser au travail que ça doit donner, j'ai la migraine.

Ses narines frémissent au moment où la crème brûlée fut posée entre eux. Flynn avait raison. Comment résister ?

— Que sont devenus les amoureux ?

— Là encore, il existe deux versions de l'histoire. Selon celle que ma grand-mère préfère, le roi éploré les

a condamnés à mort, mais sa femme a intercédé en leur faveur et demandé leur grâce : elle a suggéré qu'au lieu de les exécuter, on les bannisse. Les amoureux ont donc été envoyés de l'autre côté du Rideau des rêves, avec interdiction de revenir tant qu'ils n'auraient pas trouvé trois femmes mortelles capables d'ouvrir l'écrin des âmes. Depuis, ils errent sur terre, à la recherche de la triade qui libérera non seulement les âmes des trois sœurs, mais aussi les leurs.

— Rowena et Pitte se prennent pour la préceptrice et le guerrier ?

— Cela paraît évident, non ? Vous vous retrouvez donc avec deux cinglés sur les bras, Malory. C'est un joli conte de fées, romantique et pittoresque, mais à partir du moment où des gens commencent à jouer des rôles et à vouloir embarquer d'autres personnes dans leur délire, mieux vaut les enfermer à l'asile.

— Tu oublies l'argent.

— Pas du tout. C'est précisément ce qui m'inquiète. Soixante-quinze mille dollars, c'est une somme. Cela signifie que pour eux, il ne s'agit pas d'un simple jeu de rôles. Ils prennent cela très au sérieux. Soit ils croient au mythe, soit ils mijotent l'escroquerie du siècle.

Malory contempla pensivement sa cuillerée de crème brûlée.

— Avec l'argent qu'ils m'ont donné, je possède désormais approximativement vingt-cinq mille deux cent cinq dollars, y compris les vingt dollars que j'ai retrouvés dans la poche d'une veste ce matin. Mes parents sont des gens relativement modestes. Je n'ai ni amis ni amants riches ou influents. Quel serait l'intérêt de m'escroquer ?

— Je n'en sais rien, mais ils attendent quelque chose de toi, et ce n'est pas des clés imaginaires. Tu ne crois tout de même pas qu'elles existent, n'est-ce pas ?

La nuit était tombée, et à la lumière du soleil s'était substituée celle de la bougie qui éclairait leur petite table.

— Si. Autrement, je ne prendrais pas la peine d'effectuer toutes ces recherches. Et j'ai donné ma parole.

— Alors, je t'aiderai à trouver ta clé.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en l'observant par-dessus le rebord de sa tasse.

— Pour des tas de raisons. Premièrement, parce que je suis d'un naturel curieux. Quelle que soit l'issue de cette histoire, cela m'intéresse.

Il effleura du doigt la main de Malory lorsqu'elle reposa sa tasse, et ce simple contact envoya une décharge électrique dans le bras de la jeune femme.

— Deuxièmement, parce que ma sœur est embarquée là-dedans. Troisièmement, parce que ça me donnera des tas d'occasions de te voir. Et tu ne sauras pas plus me résister que tu n'as résisté à la crème brûlée.

— Est-ce de l'assurance ou de la fatuité ?

— C'est le destin, tout simplement. Écoute, si nous allions chez moi et... Zut, je ne pensais même pas à t'embrasser jusqu'à ce que tu prennes cette expression prétentieuse. Maintenant, à cause de toi, je ne sais plus ce que je voulais dire.

— Je le sais très bien, moi, railla Malory.

— Bon. Reprenons. Nous pourrions rentrer chez moi et continuer nos recherches. Je te montrerais ce que j'ai trouvé, ce qui se résume à pas grand-chose. On pourrait chercher des infos sur tes bienfaiteurs...

— Je vous laisse faire, Dana et toi, pour l'instant. J'ai d'autres pistes.

— Par exemple ?

— La logique. Les déesses. J'irai faire un tour dans les deux boutiques *new age* du coin. Et puis, il y a le tableau. Je vais tâcher de savoir qui l'a peint, si l'artiste a effectué d'autres portraits et, si c'est le cas, où ils se trouvent. Je voudrais également retourner à Warrior's Peak pour discuter avec Rowena et Pitte et revoir le tableau.

— Je t'accompagnerai. Il y a matière à écrire un article, là. S'il s'agit d'une escroquerie, c'est de l'info, et mon devoir de journaliste est d'en parler.

Elle se raidit.

— Rowena et Pitte sont peut-être timbrés, mais ce ne sont pas des escrocs.

— Du calme, dit Flynn en levant une main en signe de paix. Je n'écrirai rien tant que je ne disposerai pas de tous les éléments. Or, pour cela, je dois rencontrer Rowena et Pitte. Tu seras mon sésame pour entrer à Warrior's Peak. En échange, tu pourras profiter de mes prodigieux talents d'enquêteur et de ma détermination farouche de journaliste. De toute façon, soit j'y vais avec toi, soit je convaincs Dana de m'y emmener.

Malory pianota sur la table en réfléchissant.

— Et s'ils refusent de te parler ? Cela ne leur plaira peut-être pas que nous impliquions quelqu'un d'autre dans l'histoire.

— Ne t'inquiète pas. Cela fait partie de mon métier, de m'introduire dans des endroits où je suis indésirable.

— Comme tu l'as fait hier soir en venant chez moi ?

— Aïe ! Si on allait à Warrior's Peak lundi matin ? Je passe te prendre à 10 heures ?

— D'accord.

Après tout, quel mal pouvait-il y avoir à l'emmener ?

— Ce n'est pas la peine de m'accompagner jusqu'à la porte, protesta Malory alors qu'ils approchaient de son immeuble.

— Mais si, je suis très vieux jeu.

— N'importe quoi, marmonna-t-elle en cherchant sa clé. Je te préviens : je n'ai pas l'intention de te faire entrer.

— D'accord.

Elle lui coula un regard en coin.

— Tu dis ça comme si tu étais un gentil garçon conciliant. Mais tu ne l'es pas. C'est un stratagème.

— Ah, bon ? fit-il avec un large sourire.

— Parfaitement. Tu es têtu, sans-gêne et plus qu'arrogant. Tu t'en sors grâce à ton grand sourire charmeur et à ton style je-ne-ferais-pas-de-mal-à-une-mouche. Mais ce ne sont que des ruses pour obtenir ce que tu désires.

— Zut, tu m'as percé à jour.

Il enroula une boucle blonde autour de son doigt et murmura sans la quitter des yeux :

— Maintenant, je suis obligé de te tuer ou de t'épouser.

— Être beau gosse ne te rend pas moins agaçant. C'est là que ta tactique pêche.

Sans répondre, il prit son visage entre ses mains et s'empara de ses lèvres avec ardeur. Une vague de chaleur naquit dans le ventre de Malory et éclata au sommet de son crâne.

— Ça non plus, ça ne marche pas, réussit-elle à articuler.

Elle enfonça sa clé dans la serrure, rentra chez elle et lui claqua la porte au nez. Une demi-seconde plus tard, elle la rouvrit de quelques centimètres.

— Merci pour le dîner.

Flynn pivota lentement sur ses talons après que la porte eut claqué une deuxième fois. Puis il s'éloigna en sifflotant et en se disant que Malory Price était le genre de femme qui rendait la vie d'un homme bigrement intéressante.

6

Dana avala son premier café debout dans sa cuisine, toute nue, les yeux fermés, le cerveau éteint. Elle vida la tasse d'un trait, avant de lâcher un petit gémissement de soulagement.

Elle but son deuxième café en allant prendre sa douche. Se lever tôt ne la dérangeait pas, puisqu'elle n'était même pas assez consciente pour protester. Sa routine était presque immuable : son réveil sonnait, elle lui tapait dessus, puis elle se levait et allait d'un pas mal assuré dans la cuisine, où la cafetière, programmée la veille, s'était déjà remplie.

Une tasse et demie plus tard, sa vision était assez éclaircie pour qu'elle puisse prendre une douche.

Ce matin-là, quand elle sortit de la salle de bains, ses neurones s'étaient remis en route. Elle vida la deuxième moitié de sa tasse en écoutant les informations et en s'habillant. Puis elle s'installa dans le salon avec un bagel, un troisième café et le livre qu'elle lisait en ce moment au petit déjeuner. Elle tournait une page lorsque quelqu'un frappa à la porte, interrompant le rituel sacré.

— Zut.

Elle marqua la page et alla ouvrir. Son irritation se dissipa à la vue de Malory.

— Tu es drôlement matinale !

— Désolée. Tu nous as dit que tu travaillais ce matin, alors j'ai pensé que tu serais déjà debout et efficace.

— Debout, oui, mais efficace...

Malory portait une chemise à rayures vert pâle ajustée avec un élégant pantalon blanc assorti à ses sandales et à son sac à main.

— Tu t'habilles toujours comme ça ? demanda Dana.

— Comment ?

— À la perfection.

Avec un petit rire, Malory baissa les yeux vers sa tenue.

— J'en ai peur. C'est obsessionnel.

— Ça te va bien, en tout cas. Mais je finirai sûrement par te détester à cause de ça. Entre donc.

Le salon ressemblait à une bibliothèque en désordre. Des livres étaient rangés ou empilés sur les étagères qui couvraient deux murs du sol au plafond, d'autres trônaient sur les tables et toutes les surfaces disponibles comme autant de bibelots.

Les mains sur les hanches, Dana regarda Malory inspecter la pièce d'un œil incrédule. Elle avait déjà vu cette réaction.

— Non, je ne les ai pas tous lus, mais je le ferai. Et non, je ne sais pas combien j'en ai. Un petit café ?

— Juste une question : les services de la bibliothèque te sont-ils réellement utiles ?

— Bien sûr, mais j'ai aussi besoin de posséder les livres. Si je n'en ai pas vingt ou trente sous la main, en attente d'être lus, je commence à trépigner. C'est compulsif, chez moi.

— D'accord. Pour le café, non, merci. Je viens d'en prendre un. Au deuxième, je m'excite.

— Au deuxième, je parviens tout juste à former des phrases complètes. Tu veux un bagel ?

— Non, merci, mais ne te gêne pas pour moi. Si je suis venue si tôt, c'est que je voulais être sûre de te voir avant que tu ne partes travailler, pour tout te raconter.

— Je t'écoute.

Dana lui offrit un fauteuil et se rassit devant la table basse pour terminer son petit déjeuner.

— Je vais retourner à Warrior's Peak, ce matin. Avec Flynn.

— Je me doutais bien qu'il mettrait son grain de sel dans cette affaire. Et qu'il en profiterait pour te draguer.

— Est-ce qu'une de ces deux initiatives te dérange ?

— Non. De toute façon, s'il ne s'était pas mêlé de notre histoire, je l'aurais titillé jusqu'à ce qu'il nous propose son aide. Quant à te draguer, il allait forcément s'intéresser soit à Zoé, soit à toi. Que veux-tu ? Flynn aime les femmes, et les femmes l'aiment.

Malory songea à la façon dont il l'avait embrassée dans son salon, à son charme irrésistible.

— C'est vrai qu'il m'attire, mais je ne suis pas sûre d'avoir envie d'aller plus loin.

Dana mordit dans son bagel.

— Si tu veux mon avis, autant te laisser aller. De toute façon, il t'aura à l'usure. Ce type est un vrai colley écossais.

— Pardon ?

— Tu sais, les chiens qui rassemblent les troupeaux. C'est Flynn tout craché. Tu te dis : « Oh, non, pas moi, pas ça », et sans même que tu t'en rendes compte, il te fait faire exactement ce que tu ne voulais pas faire.

Elle se lécha un doigt.

— Et le pire, c'est que tu en es très contente. S'il reste en vie, c'est parce qu'il ne clame jamais : « Tu vois, je te l'avais bien dit. »

Malory réfléchit. Elle avait dîné avec Flynn. Elle l'avait embrassé. Deux fois. Et non seulement il l'accompagnait à Warrior's Peak, mais c'était lui qui l'y emmenait.

— Je n'aime pas être manipulée.

Dana la regarda avec un mélange de compassion et d'amusement.

— Tu verras bien comment ça évolue. Qu’espères-tu tirer de Rowena et de Pitte ? demanda-t-elle en se levant et en rassemblant ses couverts.

— Pas grand-chose. C’est le tableau qui m’inspire.

Malory suivit Dana dans la petite cuisine. Elle ne fut pas surprise d’y trouver des livres, empilés dans un garde-manger ouvert où toute maîtresse de maison normalement constituée aurait entreposé des provisions.

— Je sens que ce tableau est important, poursuivit-elle. Ce qu’il dit, et qui le dit.

Elle lui rapporta ensuite ce que lui avait raconté Flynn.

— Alors, Rowena et Pitte se prennent pour la préceptrice et le gardien.

— Apparemment, oui, confirma Malory. Je verrai comment ils réagiront quand j’évoquerai le sujet. Et Flynn pourra les occuper le temps que j’examine le tableau et que je le prenne en photo. Peut-être me conduira-t-il à d’autres œuvres du même artiste.

— J’effectuerai une recherche sur l’art mythologique, ce matin, déclara Dana. Bon, il faut que je me sauve.

Une fois sur le trottoir, Malory s’arrêta brusquement.

— Dana... est-ce que tout ça est complètement fou ?

— Complètement. Appelle-moi quand tu seras rentrée.

Malory frissonna en voyant se dresser Warrior’s Peak sur la corniche.

— Tu as froid ? demanda Flynn.

— Non. C’est juste cette maison. Elle donne l’impression de surveiller quelque chose, et je me demandais ce qu’elle observait, année après année, siècle après siècle.

— Tu sais, si tu ne veux pas...

— Je veux y aller. Je n’ai pas peur de deux riches excentriques. Ils me plaisent assez, en fait. Et puis, je tiens à revoir le tableau. Il m’obsède.

Elle tourna les yeux vers la forêt profonde.

— Tu aimerais vivre ici ?

— Jamais de la vie. Je suis un être sociable. J'ai besoin d'être entouré de gens. Ça plairait à Moe, par contre.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Le museau collé contre la vitre, le chien regardait le paysage à travers les poils qui lui tombaient dans les yeux.

— Je suis sidérée que tu l'aies amené.

— Il adore se balader en voiture.

— Ça se voit, dit-elle en souriant devant l'expression béate de Moe.

Flynn ralentit en longeant le mur qui entourait la propriété, puis s'arrêta pour examiner les deux guerriers qui flanquaient la grille.

— Pas très aimables, hein ? J'ai campé ici deux ou trois fois avec des copains, à l'époque du lycée. La maison était abandonnée, on escaladait le mur.

— Vous êtes entrés dedans ?

— On n'a pas trouvé assez de courage pour s'y aventurer, mais on adorait se faire des frayeurs. Un jour, Jordan nous a juré qu'il avait vu une femme marcher sur le parapet, ou je ne sais comment on appelle ça. Il a d'ailleurs écrit un bouquin sur elle, plus tard. Jordan Hawke, précisa Flynn. Tu as peut-être entendu son nom ?

— Bien sûr. *L'Apparition*. J'ai lu ce livre.

Un frisson de fascination lui parcourut l'échine.

— Il a décrit cet endroit à la perfection, mais il faut dire que c'est un auteur extraordinaire. Tu es ami avec Jordan Hawke ? demanda-t-elle en tournant vers Flynn un œil soupçonneux.

— Oui, depuis qu'on est gosses. Il a grandi à Pleasant Valley. À seize ans, Jordan, Brad et moi, on passait notre temps à boire de la bière dans les bois en écrasant les moustiques et en racontant des mensonges très détaillés sur nos prouesses sexuelles.

— C'est illégal de boire de l'alcool à seize ans, commenta Malory d'un ton pincé.

Même à travers les verres teintés de ses lunettes de soleil, elle vit pétiller les yeux de Flynn.

— Pas possible ? À quoi pensions-nous ? Quoi qu'il en soit, dix ans plus tard, Jordan a sorti son premier best-seller, et Brad, *alias* Bradley Charles Vane IV, est parti diriger l'empire familial, une entreprise de bois de construction dont il a fait HomeMakers, une chaîne de magasins qui vend toutes sortes d'articles pour la maison. Quant à moi, j'ai décidé de m'envoler pour New York, afin de devenir reporter pour le *Times*.

Elle haussa les sourcils.

— Tu as travaillé au *New York Times* ?

— Non. Je ne suis jamais parti, finalement. Les choses se sont enchaînées ici, et je suis resté, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules. Allez, tâchons d'ouvrir cette grille.

Au moment où il sortait de la voiture, le portail s'ouvrit avec un silence surnaturel qui le fit frissonner.

— Drôlement bien graissés, les gonds, marmonna-t-il. Et quelqu'un sait qu'on est là.

Il se remit au volant et remonta l'allée.

— Je ne me suis jamais autant approché de cette maison en plein jour, remarqua-t-il en coupant le contact et en sortant lentement de la voiture.

— Étrange ambiance, hein ? fit Malory.

— Oui. C'est impressionnant. Dommage qu'il n'y ait pas de douves ni de pont-levis. Ça couronnerait bien l'ensemble.

— Attends de voir l'intérieur.

Elle le rejoignit et ne formula aucune objection lorsqu'il lui prit la main. Le chatouillement au fond de sa gorge lui donna l'impression d'être complètement nunuche.

— Je ne sais pas pourquoi je suis si nerveuse, chuchota-t-elle.

Sa main se crispa dans celle de Flynn au moment où s'ouvrit l'imposante porte d'entrée.

Rowena apparut, simplement vêtue d'un pantalon gris et d'une ample chemise vert sombre. Ses cheveux étaient

dénoués, sa bouche dépourvue de rouge à lèvres, ses pieds nus. Mais malgré sa mise négligée, elle était altière et sensuelle, telle une reine étrangère en vacances dans un lieu isolé. Malory aperçut l'éclat d'un diamant à chacune de ses oreilles.

— C'est un plaisir de vous revoir, Malory, dit Rowena en tendant la main à la jeune femme. Et vous m'amenez une magnifique surprise.

— Flynn Hennessy, le frère de Dana.

— Bienvenue. Pitte ne va pas tarder.

— Nous ne voulons pas vous déranger... commença Malory.

Mais Rowena agita la main.

— Les visiteurs ne nous dérangent jamais.

— Comment avez-vous trouvé Warrior's Peak, mademoiselle...

Elle glissa son bras sous celui de Flynn pour l'emmener au salon.

— Appelez-moi Rowena. Et pour répondre à votre question, Pitte se tient toujours au courant des endroits intéressants.

— Vous voyagez beaucoup ?

— En effet.

— Pour le travail ou pour le plaisir ?

— Sans plaisir, le travail ne présente guère d'intérêt. Asseyez-vous donc. Ah, voici le thé.

Malory reconnut la serveuse de sa première visite. Elle apporta le plateau silencieusement et s'éclipsa.

— Vous travaillez dans quelle branche ? insista Flynn.

— Oh, nous avons différentes activités, un peu de ci, un peu de ça. Voulez-vous du lait ? demanda-t-elle à Malory. Du miel ? Du citron ?

— Une rondelle de citron, s'il vous plaît. J'ai beaucoup de questions à vous poser.

— Je n'en doute pas, de même que votre séduisant compagnon. Comment prenez-vous votre thé, Flynn ?

— Nature, merci.

— Comme c'est américain ! Et quel métier exercez-vous, Flynn ?

Il prit la délicate tasse qu'elle lui tendait. Son regard était soudain très froid.

— Je suis sûr que vous n'en ignorez rien. Vous n'avez pas choisi ma sœur par hasard. Vous et Pitte, vous vous êtes renseignés sur elle, donc sur moi.

— C'est exact, admit Rowena de bonne grâce, en se servant de lait et de miel. Diriger un journal doit être passionnant. Tant d'informations à réunir et à divulguer... Il faut un esprit vif et intelligent pour s'acquitter aussi bien de ces deux tâches. Ah, voici Pitte.

Le nouveau venu entra dans la pièce à la manière d'un général – en jaugeant le terrain et en choisissant la meilleure approche. Son sourire aimable cachait indubitablement un soldat intraitable, estima Flynn.

— Bonjour, mademoiselle Price. Quel plaisir de vous revoir !

Il prit la main de Malory et la porta à ses lèvres dans un geste trop fluide pour ne pas être naturel.

— Merci de nous recevoir. Voici Flynn...

— Oui. Monsieur Hennessy, fit-il avec un hochement de tête. Comment allez-vous ?

— Assez bien.

— Nos amis ont des questions et des préoccupations, lui apprit Rowena en lui servant une tasse de thé.

— Naturellement, fit Pitte en s'asseyant. Vous vous demandez, je présume, si nous sommes...

Il tourna un regard interrogateur vers Rowena.

— ... fous, termina-t-elle.

Pitte prit un scone et une généreuse cuillerée de crème fraîche épaisse.

— Je vous assure que nous ne sommes pas fous, mais je vous dirais la même chose si nous l'étions. Par conséquent,

cela ne vous renseigne guère. Dites-moi, mademoiselle Price, regretteriez-vous notre arrangement ?

— J'ai pris votre argent et je vous ai donné ma parole. L'expression de Pitte s'adoucit imperceptiblement.

— En effet. Mais pour certaines personnes, cela ne ferait aucune différence.

— Ce n'est pas mon cas.

— Il pourrait toutefois en être autrement, selon la provenance de l'argent en question, intervint Flynn.

— Insinuez-vous que nous sommes des malfaiteurs ?

La colère se voyait dans les pommettes rougies de Rowena.

— C'est faire preuve d'un manque de courtoisie élémentaire de venir sous notre toit nous traiter de voleurs.

— Les journalistes ne sont pas connus pour leur courtoisie, ni les frères qui veillent sur leur sœur.

Pitte murmura quelques paroles calmes dans une langue étrangère et effleura de ses longs doigts la main de Rowena.

— Nous comprenons. Il se trouve que j'ai certains talents en matière financière. L'argent nous vient par des moyens parfaitement légaux. Nous ne sommes ni des fous ni des gangsters.

— Qui êtes-vous, alors ? demanda Malory. D'où venez-vous ?

— À votre avis ? répliqua doucement Pitte.

— Je... je pense que vous croyez représenter la préceptrice et le guerrier qui n'ont pas réussi à protéger les sœurs de verre.

Pitte haussa légèrement les sourcils.

— Vous en savez plus que la dernière fois. En apprendrez-vous davantage ?

— J'en ai l'intention. Peut-être grâce à vous.

— Nous ne sommes pas libres de vous aider de cette façon. Mais je peux vous dire une chose : la préceptrice et le guerrier étaient aussi les compagnons et les amis de

ces précieuses jeunes filles, ce qui les rendait d'autant plus responsables.

— Ce n'est qu'une légende.

L'intensité des yeux de Pitte s'atténua, et il se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Sans doute, si l'on considère que ces choses dépassent les limites de votre esprit et les frontières de votre monde. Néanmoins, je vous assure que les clés existent.

— Où se trouve l'écrin des âmes ? demanda Flynn.

— En lieu sûr.

— Pourrais-je revoir le tableau ? demanda Malory en se tournant vers Rowena. J'aimerais le montrer à Flynn.

— Bien entendu.

Rowena se leva et les emmena dans la pièce où trônait le portrait des sœurs de verre.

Malory entendit Flynn retenir son souffle, puis ils s'approchèrent ensemble du tableau.

— Il est encore plus beau que dans mon souvenir, murmura-t-elle. Pouvez-vous me dire quel artiste l'a peint ?

— Quelqu'un qui connaissait l'amour et le chagrin, répondit Rowena avec calme.

— Quelqu'un qui connaît Malory. Et ma sœur, et Zoé McCourt.

Rowena poussa un soupir.

— Vous êtes un cynique, Flynn, et un cynique soupçonneux. Mais puisque vous vous êtes octroyé le rôle de protecteur, je vous le pardonne. Nous ne voulons aucun mal à Malory, ni à Dana, ni à Zoé. Bien au contraire.

Quelque chose dans son ton donna envie à Flynn de lui faire confiance.

— Reconnaissez que c'est déconcertant de voir là-haut le visage de ma sœur, objecta-t-il néanmoins.

— Vous feriez n'importe quoi pour la protéger. Je le comprends et je vous respecte pour cela. Mais Dana n'a rien à craindre de moi ni de Pitte, je peux vous le jurer.

Flynn pivota brusquement vers elle.

— Mais d'autres personnes peuvent s'en prendre à elle ?
— Rien n'est jamais couru d'avance, répondit énigmatiquement Rowena. Votre thé va refroidir.

Elle se tourna vers la porte au moment où Pitte entra.

— J'ai cru voir un chien très gros et très malheureux dans la voiture.

— Ah, c'est le mien, fit Flynn.

— Vous avez un chien ?

Le ton de Rowena était soudain presque enfantin. Tout en elle sembla devenir gai et lumineux, tandis qu'elle agrippait la main de Flynn avec excitation.

— Un chien, c'est vite dit, marmonna Malory.

— Vous aimez les chiens ? demanda Flynn à Rowena.

— Beaucoup. Pouvez-vous m'emmener le voir ?

— Mais oui.

— Euh... pendant que tu présentes Moe à Rowena et Pitte, à leurs risques et périls, pourrais-je me rafraîchir une minute ?

Nonchalamment, Malory fit un geste vers la salle de bains du rez-de-chaussée.

— Bien sûr.

Pour la première fois depuis que Malory l'avait rencontrée, Rowena semblait distraite.

— C'est quel genre de chien ? demanda-t-elle en entraînant Flynn dans le hall.

— Cela se discute.

Malory s'éclipsa dans la salle de bains et compta jusqu'à cinq. Puis, le cœur battant, elle trouva la porte et scruta le couloir. Personne. Elle retourna en hâte vers le tableau, tout en sortant son petit appareil photo numérique.

Elle prit cinq ou six clichés du tableau en entier, et quelques-uns de détails. Puis elle remit l'appareil dans son sac et, après avoir jeté un regard coupable pardessus son épaule, sortit ses lunettes, un sac en plastique et un petit couteau à palette.

Les oreilles bourdonnantes, elle grimpa sur la marche de la cheminée et préleva délicatement un fragment de peinture.

Cela ne lui prit que trois minutes, mais lorsqu'elle eut terminé, ses paumes étaient moites et ses jambes tremblantes. Elle s'accorda un instant pour se ressaisir, puis se dirigea vers la porte d'entrée d'un pas qu'elle espérait désinvolte.

Dès qu'elle fut dehors, elle s'immobilisa. La royale et ravissante Rowena était assise par terre, une montagne canine au-dessus d'elle, et riait aux éclats.

— Il est magnifique ! Oh, quel amour ! Tu es le plus beau des toutous.

Elle enfouit son visage dans le pelage de Moe, dont la queue battait le sol comme un marteau-piqueur.

— Quel chien adorable ! s'écria-t-elle en levant vers Flynn des yeux rayonnants. C'est lui qui vous a trouvé ou c'est vous qui l'avez trouvé ?

— Ça a été plus ou moins réciproque.

Entre amis des chiens, ils se reconnaissaient. Flynn enfonça les pouces dans ses poches.

— Vous pourriez avoir toute une meute de chiens, ici. Dans une propriété comme celle-ci, ils auraient de quoi se dégourdir les pattes.

— Je sais, oui...

Rowena baissa la tête et frotta le ventre de Moe.

— Nous voyageons énormément, expliqua Pitte en posant la main sur la tête de Rowena et en lui caressant les cheveux.

— Combien de temps comptez-vous rester ici ?

— À l'issue des trois mois consacrés à la quête des clés, nous partirons.

— Pour aller où ?

— Cela dépendra. *A ghra.*

Rowena caressa Moe encore un moment, puis, avec un soupir nostalgique, elle se leva.

— Vous avez bien de la chance d'avoir un tel compagnon. J'espère que vous prenez soin de lui.

— Oui.

— Je vois que oui, en effet. Vous avez beau être cynique et méfiant, un chien comme celui-ci sait reconnaître un cœur tendre. J'espère que vous le ramènerez si vous revenez. Il pourra s'amuser dans le parc. Au revoir, Moe.

Moe s'assit et leva une patte massive avec une dignité qui ne lui ressemblait pas.

— Ça alors, je ne lui connaissais pas ce talent, s'étonna Flynn. Malory ! Tu as vu ce...

Dès qu'il entendit le nom de Malory, Moe fit volte-face et bondit en direction de la jeune femme, qui poussa un cri étranglé et se raidit en prévision de l'assaut.

Rowena cria quelque chose, un mot indéchiffrable, d'un ton calme et ferme. Moe s'immobilisa à quelques centimètres des pieds de Malory et s'assit. Il leva la patte une nouvelle fois.

— Ah, fit Malory. Voilà qui est plus plaisant.

Elle se pencha et serra obligeamment la patte tendue.

— Bon chien, Moe, bon toutou.

— Mais comment diable avez-vous accompli ce miracle ? s'exclama Flynn.

— Je sais m'y prendre avec les animaux.

— C'est le moins qu'on puisse dire. C'était du gaélique ?

— Mmm.

— C'est drôle que Moe comprenne un ordre en gaélique alors qu'en anglais il fait la sourde oreille.

— Les chiens en comprennent plus qu'on ne le croit, répondit Rowena en tendant la main à Flynn, puis à Malory. J'espère que vous reviendrez. Nous aimons la compagnie.

— Merci de nous avoir accueillis.

Malory se dirigea vers la voiture, Moe trottant gaiement sur ses talons. Rowena éclata d'un rire teinté de mélancolie en voyant le chien passer la tête par la vitre ouverte. Elle

agita la main en signe d'adieu, avant de se pencher contre Pitte pour regarder la voiture s'éloigner.

— J'ai grand espoir, murmura-t-elle. Cela fait une éternité que je n'avais pas éprouvé d'espoir. Cela... cela m'effraie.

Pitte la serra contre lui.

— Ne pleure pas, mon cœur.

— C'est stupide de pleurer pour le chien d'un inconnu, dit-elle en essuyant une larme. Quand nous rentrerons chez nous...

Pitte prit son visage entre ses mains.

— Quand nous serons de retour à la maison, tu auras une centaine de chiens. Un millier.

— Un seul suffira.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa.

Dans la voiture, Malory poussa un long soupir de soulagement.

— Je déduis de ce soupir que tu as pris les photos.

— Oui. J'avais l'impression d'être une cambrioleuse de haut vol. Je peux remercier Moe d'avoir si bien fait diversion. Alors, dis-moi ce que tu as pensé d'eux.

— Ils sont habiles, intelligents et mystérieux. Mais ils n'ont pas l'air fous. Ils sont habitués à l'argent, à la richesse. À boire du thé dans des tasses anciennes apportées par un domestique. Ils sont cultivés, instruits, à la limite du snobisme. Cet endroit regorge d'objets de luxe. Ils ne sont là que depuis quelques semaines, ils n'ont sûrement pas eu le temps de se fournir dans la région. Ils ont dû tout se faire livrer.

Il pianota sur le volant en fronçant les sourcils.

— Dès que Rowena a aperçu Moe, elle a littéralement fondu. Or c'est une femme impassible, sûre d'elle, un peu hautaine. Le genre de femme qui est séduisante parce qu'elle sait qu'elle maîtrise les choses, qui se promène dans Madison Avenue un sac Prada au bras ou qui préside un